

Université de Montréal

**Enseignement de la traduction technique anglais-français :
Portrait de la situation**

par Isabelle Lafrenière

Département de linguistique et de traduction
Faculté des arts et des sciences

Mémoire présenté
en vue de l'obtention du grade de maîtrise
en traduction
option Recherche

Janvier 2019

© Isabelle Lafrenière, 2019

Résumé

La traduction technique (orientée vers la pratique dans des domaines technologiques et industriels comme la mécanique et le travail des métaux) est un sujet sur lequel on trouve relativement peu de documentation récente, surtout lorsque l'on s'arrête plus précisément à son enseignement.

Comment se spécialise-t-on en traduction technique? Faut-il d'abord acquérir une expertise du domaine de spécialité (approche orientée domaine)? Peut-on passer d'une pratique générale à une pratique spécialisée en traduisant des textes techniques (approche texte)? Existe-t-il une méthode de formation qui soit meilleure qu'une autre et si oui, laquelle? Quelle est la place de la traduction technique dans les programmes de traduction actuels des universités québécoises et des universités francophones hors Québec?

En menant la présente étude, nous avons voulu connaître la situation de l'enseignement de la traduction technique en recensant d'abord les principaux travaux sur le sujet, puis en observant la structure des programmes universitaires ainsi que le contexte dans lequel s'exerce la profession.

Le marché de la traduction connaît d'importantes perturbations sur le plan commercial et technologique. Outre l'instantanéité des demandes, la stagnation, voire la baisse des tarifs ainsi que l'ampleur du volume des textes à traduire, l'apparition des technologies de télécommunication et de traduction assistée par ordinateur (TAO) a apporté des avantages et des contraintes. Si ces technologies augmentent la productivité des traducteurs et facilitent les recherches documentaires et terminologiques, elles ouvrent aussi la porte à une concurrence sans frontières et à une industrialisation de la traduction. À la lumière de nos observations, nous avançons l'hypothèse que les langagiers ont avantage à se spécialiser en visant le marché « haut de gamme », par opposition au marché de masse où un important volume de travail passe par la traduction automatique et la post-édition, d'où la pertinence de l'enseignement de la traduction spécialisée, plus précisément de la traduction technique, une niche sous-exploitée.

Mots-clés : enseignement, traduction technique, mécanique, travail des métaux, approche orientée domaine, approche texte

Abstract

Technical translation (practice-oriented in technological and industrial fields such as mechanics and metal working) has not generated many recent papers, especially when it comes to teaching.

How does one specialize in technical translation? Is it necessary to acquire a prior field expertise (subject matter approach) or can a generalist become specialized by translating technical documents (textual approach)? Which training curriculum is the best, if any? How does technical translation currently stand in Quebec's university programs and Canada's French university programs?

With this research we wanted to get a better idea of the status of technical translation in the higher education curriculum. To do so, we went through related major works and university programs. We also looked at the context within which professional translators work.

Translation market is affected by major commercial and technological disruptions. The ever-shorter delays, the stagnant or decreasing rates and the huge volume of demands combined with new telecommunication and computer-assisted translation (CAT) technologies have brought advantages as well as constraints. Although these technologies increase translators' productivity and facilitate documentary and terminological researches, they also create worldwide competition and transform translation into an industrialized process. Based on our observations, we argue that language professionals should aim for a specialized area of work on the high quality market as opposed to the mass market where a significant amount of work is submitted to automatic translation and post-editing, hence the relevance of specialized translation teaching, more precisely the under-exploited market niche of technical translation.

Keywords: teaching, technical translation, mechanics, metal working, subject matter approach, textual approach

Table des matières

Résumé.....	i
Abstract.....	ii
Table des matières.....	iii
Liste des tableaux.....	v
Liste des figures.....	vi
Liste des sigles et des abréviations.....	vii
Remerciements.....	ix
Introduction.....	1
1. Mise en contexte.....	2
1.1 État du marché de la traduction.....	3
1.1.1 Traducteurs et domaines de spécialité.....	8
1.1.2 Traduction automatique.....	12
1.1.3 Post-édition.....	15
1.2 Effet de l'intelligence artificielle sur la traduction professionnelle.....	18
1.3 Valeur sociale de la profession et de la traduction.....	25
1.4 Sélection d'un domaine de spécialité.....	29
2. Problématique.....	32
2.1 Formation axée sur l'initiation à la traduction.....	32
2.2 Objectifs de l'étude.....	36
3. Méthodologie.....	37
3.1 Définition des concepts.....	37
3.1.1 Didactique, enseignement et pédagogie.....	37
3.1.2 Texte pragmatique et langue de spécialité.....	40
3.1.3 Traduction spécialisée, scientifique et technique.....	41
3.1.4 Méthodes d'enseignement de la traduction technique.....	44
3.2 Constitution d'un corpus.....	48

3.2.1	Manuels de traduction technique	53
3.2.2	Documentation sur l'enseignement de la traduction technique	61
3.2.3	Documentation sur la traduction technique	62
3.3	Traduction technique et formation des traducteurs.....	64
3.3.1	Formation en ligne	71
3.3.2	Stratégies mises en œuvre dans l'enseignement de la traduction technique en ligne	74
4.	Analyse des données et résultats.....	76
4.1	La recherche sur la traduction technique	79
4.2	Matériel pédagogique et traduction technique	79
	Conclusion	81
	Perspectives de recherche	83
	Bibliographie.....	85
	Corpus d'étude	88
	Annexe 1 – Liste des cours de traduction spécialisée offerts dans les universités francophones du Québec	i
	Annexe 2 – Liste des cours de traduction spécialisée offerts à l'Université McGill et à l'Université Concordia.....	iv
	Annexe 3 – Liste des cours de traduction spécialisée offerts dans les universités francophones hors Québec	v

Liste des tableaux

Tableau I.	Nombre de traducteurs au Canada et au Québec.....	10
Tableau II.	Traduction automatique – Paroles de chanson	22
Tableau III.	Traduction automatique – Texte technique	23
Tableau IV.	Domaines de spécialité du répertoire des membres de l’OTTIAQ	43
Tableau V.	Données bibliométriques	51
Tableau VI.	Offre de cours de traduction spécialisée (universités québécoises).....	65
Tableau VII.	Programmes de traduction offerts au Québec (universités francophones).....	67
Tableau VIII.	Programmes de traduction offerts au Québec (universités anglophones)	68
Tableau IX.	Programmes de traduction offerts au Canada (hors Québec).....	69

Liste des figures

Figure 1. Répartition des domaines de spécialité à l'OTTIAQ.....	11
Figure 2. Aperçu du portail de cours de l'UQTR.....	72

Liste des sigles et des abréviations

ATIO : *Association of Translators and Interpreters of Ontario*

BITRA : Bibliographie d'interprétation et de traduction

ETL : épreuve en temps limité

GDT : Grand dictionnaire terminologique

GTVP : Groupe de travail sur la valorisation des professions

LSQ : Langue des signes québécoise

OTTIAQ : Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec

s.o. : sans objet

TA : traduction automatique (*AT – Automatic Translation*)

TAO : traduction assistée par ordinateur (*CAT – Computer-Assisted Translation*)

UdeM : Université de Montréal

UQTR : Université du Québec à Trois-Rivières

*À Léonie et Antonin,
puissiez-vous savoir
qu'il n'est jamais trop tard
pour entreprendre de grands projets!*

Remerciements

Revenir aux études après un détour de 20 ans par la pratique peut sembler un peu fou. Il est vrai qu'un tel projet ne saurait être mené à bien sans l'aide précieuse et le soutien indéfectible de parents, amis, collègues, professeurs et directeurs.

Je tiens à remercier en premier lieu mon conjoint Guy Gauthier, qui a dû prendre sur ses épaules une bonne part de la charge logistique, financière et mentale de la famille dès le début de mon ambitieux projet. Je remercie également mes deux directeurs, Alvaro Echeverri de l'UdeM pour le volet pédagogique de ma recherche et Massiva Robert Zafio de l'UQTR pour le volet technique. Ces deux personnes m'ont prodigué de judicieux conseils pour me guider dans le monde de la recherche universitaire, bien étranger à la praticienne que je suis.

Je m'en voudrais d'oublier de remercier mes collègues traducteurs agréés Élane Potvin et Sébastien St-François d'avoir répondu aux demandes de mes clients lorsque je délaissais mon bureau pour me consacrer à mes cours et travaux universitaires.

Enfin, je suis reconnaissante envers tous mes parents et amis qui m'ont écoutée et encouragée dans les moments plus difficiles où le doute venait ébranler ma détermination. C'est grâce à vous tous et toutes que je peux fièrement rendre aujourd'hui le fruit de mon labeur.

Merci!

Introduction

La traduction technique est un domaine d'étude et de pratique fascinant qui gagne à être découvert. Si le monde de la technique et les champs d'expertise comme la mécanique et le travail des métaux ne semblent pas attirer d'emblée les étudiants en arts et lettres, ces domaines ont de quoi retenir l'attention de ceux et celles qui viennent à s'y intéresser, que ce soit au hasard de leurs choix de cours ou de leurs expériences de travail. En effet, les notions de ce champ de spécialité auront tôt fait de piquer la curiosité intellectuelle des langagiers appelés à se documenter sur la fonderie, l'usinage ou la fabrication industrielle, pour ne nommer que ces quelques exemples.

La présente étude, divisée en quatre chapitres, vise à définir la place qu'occupe la traduction technique anglais-français dans les programmes de formation en traduction offerts par les universités francophones du Québec et du Canada, ainsi que dans les universités anglophones montréalaises. Elle débute par une mise en contexte portant sur l'état du marché de la traduction, la valeur sociale de la profession et la pertinence d'une spécialisation. Cette mise en contexte est suivie d'une définition de la problématique et des objectifs de l'étude, c'est-à-dire la description de la situation actuelle en ce qui a trait à l'enseignement de la traduction technique.

Nous présentons ensuite la méthodologie utilisée en définissant les principaux concepts abordés, en délimitant le corpus d'étude et en explorant la teneur des programmes universitaires de traduction.

Enfin, nous abordons la question de la recherche en traduction technique et du matériel pédagogique dans ce domaine. Après l'analyse des données et la présentation des résultats, nous discutons de nos observations et nous lançons quelques pistes de réflexion pour tenter de démontrer l'importance de l'enseignement de la traduction technique afin de former des professionnels aptes à occuper ce créneau sous-exploité du marché de la traduction.

1. Mise en contexte

Pour décrire l'état de l'enseignement de la traduction technique anglais-français dans les universités francophones du Québec et du Canada et dans les universités anglophones montréalaises, il importe de mettre le sujet en perspective dans son écosystème. Comment les traducteurs professionnels sont-ils formés? Quels sont leurs domaines de spécialité? En quoi le marché de la traduction a-t-il changé dans les dernières décennies? Quelle est la valeur sociale de la profession? Voilà quelques questions que nous abordons en premier lieu dans ce mémoire.

L'arrivée d'Internet, la mondialisation des marchés et l'évolution de l'intelligence artificielle sont autant de facteurs qui sont venus révolutionner le marché de la traduction, une réalité à laquelle les établissements d'enseignement ont dû s'adapter. Afin d'élaborer un travail portant sur la pertinence d'acquérir une spécialisation sur le marché de la traduction pour le cours d'Épistémologie (TRA6002) suivi à l'hiver 2018, nous avons brossé un portrait de la situation actuelle en présentant des statistiques relatives au marché canadien de la traduction et en abordant les questions de la traduction automatique et de la post-édition, notions qui seront définies dans les sections suivantes. Nous avons également formulé l'hypothèse que l'acquisition d'une spécialisation pourrait permettre aux traducteurs et aux traductrices de tirer leur épingle du jeu en occupant un créneau sur le marché haut de gamme, où la qualité des traductions revêt une plus grande importance que sur le marché de masse. On entend par marché haut de gamme la traduction de textes inscrits dans un échange commercial entre une société, généralement soucieuse de son image, qui a recours à un fournisseur professionnel de services de traduction pour produire des documents de qualité dans une langue autre que la langue de rédaction initiale. À l'autre extrémité du spectre se trouve le marché de masse, qui comprend d'imposants volumes de textes à traduire, mais dont l'importance, la portée et la durée de vie sont limitées. Il peut notamment s'agir d'affichages temporaires dans les médias sociaux.

Les paragraphes qui suivent reposent largement sur le fruit des recherches effectuées aux fins du travail susmentionné (Lafrenière, 2018) ainsi que sur des observations découlant de notre expérience de travail de plus de 20 ans comme technicienne en assurance qualité, rédactrice technique, traductrice et réviseure en entreprise, traductrice en pratique privée, mentor pour l'OTTIAQ et auxiliaire d'enseignement pour l'Université du Québec à Trois-Rivières (UQTR).

Nous irons toutefois plus loin, en insistant sur la pertinence de la formation des traducteurs professionnels spécialisés en traduction technique et sur le besoin de stimuler la recherche dans ce domaine.

1.1 État du marché de la traduction

Depuis des décennies, le marché de la traduction subit d'énormes pressions, que ce soit sur le plan de l'instantanéité des demandes, de la stagnation, voire de la baisse des tarifs ou de l'ampleur du volume des textes à traduire. Si les technologies de télécommunication et de traduction assistée par ordinateur ont grandement facilité la vie des langagiers pour accélérer leur productivité et étendre leurs recherches documentaires et terminologiques, les autres contraintes comme la concurrence sans frontières et l'industrialisation de la traduction (Lafrenière, 2014) sont autant de facteurs avec lesquels les traducteurs professionnels ont dû apprendre à composer.

Dans un rapport commandé par le Bureau de la traduction du gouvernement fédéral du Canada à la société PricewaterhouseCoopers (PwC), on trouve en page 4 un extrait qui, bien qu'il remonte à l'année 2012, résume bien l'état de l'industrie mondiale des services langagiers :

« L'industrie des services langagiers est de nature mondiale; elle comprend plus de 25 000 organisations offrant des services langagiers dans 152 pays. L'industrie internationale a les caractéristiques suivantes :

- Le marché est fortement fragmenté; les 50 plus grandes organisations offrant des services langagiers génèrent seulement 4 milliards de dollars américains dans ce marché de 31 milliards de dollars américains.*
- Le marché des organisations offrant des services langagiers croît selon un taux annuel de 7,41 % et devrait atteindre les 38,96 milliards de dollars américains en 2014. La plupart des recettes continuent d'être associées aux services de traduction.*
- Les organisations se livrent une forte concurrence sur le plan des prix. Presque 80 % des fournisseurs chargent (sic) moins de 0,15 \$ le mot pour leurs services. » (PWC, 2012, p. 4)*

Dans les 20 à 30 dernières années, certains aspects du marché de la traduction pragmatique¹, c'est-à-dire non littéraire (cette notion sera définie plus en détail en 3.1.2), n'ont pas changé : la traduction étant la dernière étape du processus de production documentaire, les demandes sont toujours aussi urgentes et les tarifs sont demeurés à peu près inchangés, malgré la hausse du coût de la vie, un facteur qui n'est pas à négliger. En effet, ce qui coûtait 1 \$ en 1990 coûtait 1,72 \$ en 2018². Si les tarifs avaient suivi l'inflation, le traducteur qui facturait 0,20 \$ le mot en 1990 facturerait aujourd'hui 0,34 \$ le mot, un tarif que bon nombre de clients qualifieraient sans doute d'exorbitant. Cela dit, l'évolution du marché a entraîné d'autres difficultés considérables pour les langagiers.

Premièrement, la mondialisation des marchés a amené les entreprises à faire traduire leurs textes dans un ensemble de langues, auprès de fournisseurs qui promettent rapidité et bas prix en se tournant vers des traducteurs autoproclamés qui se contentent de tarifs dérisoires.

« Ces agences emploient des centaines, voire des milliers de personnes qui se disent traducteurs et qui travaillent au rabais. Dans le monde, près de 80 % des fournisseurs exigent moins de 0,15 \$ par mot, contre 0,20 \$ à 0,25 \$ le mot au Canada, en moyenne. "En Chine, on peut même obtenir de la traduction à 3 sous le mot", souligne le traducteur pigiste Alex Gauthier. » (Larochelle, 2014, p. 9)

De plus, cette ouverture des marchés sur le monde a fait grandement augmenter les volumes de textes à traduire, un avantage pour les agences de traduction multinationales, mais un inconvénient indéniable pour les microentreprises et les travailleurs autonomes, qui ne sont plus en mesure de répondre aux appels d'offres devenus ingérables pour ceux et celles qui n'ont pas accès à des ressources comme celles dont disposent les grandes entreprises. Cette explosion des volumes s'explique notamment par le développement du commerce électronique et des sites Web, ainsi que par les nombreuses fusions et acquisitions à la suite desquelles de grandes sociétés sont forcées de traduire leurs documents en français pour respecter les exigences linguistiques propres au Québec.

¹ Il n'est pas question ici de traduction littéraire, mais bien de traduction de documents de nature variée dans un contexte commercial, une activité qui reflète le quotidien de la majorité des langagiers sur le marché.

² Source : Feuille de calcul de l'inflation de la Banque du Canada, page consultée le 10 avril 2018

<https://www.banqueducanada.ca/taux/renseignements-complementaires/feuille-de-calcul-de-linflation/>

Deuxièmement, là où les traducteurs peuvent réaliser des gains de productivité, bon nombre d'entreprises qui font appel à leurs services en profitent pour réaliser des économies en imposant des tarifs dégressifs. Ces dernières se dotent elles-mêmes d'outils de traduction assistée par ordinateur (TAO) et soumettent leurs documents à une analyse dans leurs mémoires de traduction avant de demander aux traducteurs de traiter des textes morcelés, où les concordances parfaites (peu ou pas rémunérées) peuvent provenir d'un tout autre contexte et ne pas s'appliquer au texte à traiter. Il faut savoir que la TAO est une activité exécutée par des traducteurs professionnels qui utilisent des outils informatiques pour se faciliter la tâche. La TAO ne doit pas être confondue avec la traduction automatique (TA), qui désigne un processus entièrement exécuté par une machine. Ces notions sont définies en 0.

Selon un sondage³ mené en 2014 auprès des membres de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ), un peu moins de la moitié des répondants acceptaient de travailler à tarif dégressif, dans une proportion de 25 % de leur charge de travail ou plus. Si 53,4 % des répondants n'avaient pas à subir ce mode de rémunération, 5,8 % exécutaient la totalité de leurs mandats à tarif dégressif, ce que souligne François Gauthier, traducteur agréé, dans le rapport qu'il a produit à titre de responsable du sondage.

« Notons que les revenus moyens des personnes qui se faisaient imposer leur tarif et de celles qui travaillaient à tarif dégressif étaient nettement inférieurs au revenu moyen [...] de l'ensemble des répondants en pratique privée. » (Gauthier, 2014, p. 12)

Deux ans plus tard, le nouveau sondage mené par l'OTTIAQ, sous la responsabilité de Sébastien St-François, traducteur agréé, permet de constater une tendance à la hausse pour ce qui est des tarifs dégressifs et imposés.

« En ce qui concerne les tarifs dégressifs, 25,5 % (17,7 % en 2014) des répondants les acceptaient pour plus de 50 % de leur volume de travail, 44,3 % (53,4 % en 2014) n'avaient pas à subir cela, mais 6,0 % (5,8 %

³ Tous les deux ans, l'OTTIAQ mène un sondage sur la tarification auprès de ses membres. Les résultats du sondage, présentés dans un rapport produit par un responsable désigné et son équipe, sont diffusés sur le site Web de l'OTTIAQ, dans la section réservée membres.

en 2014) accomplissaient 100 % de leurs travaux dans ces conditions. »
(St-François, 2016, p. 13)

Étrangement, aucune autre profession réglementée, c'est-à-dire régie par l'un des 46 ordres professionnels en vertu du *Code des professions* du Québec⁴, ne se voit dicter ses tarifs par sa clientèle. En effet, jamais il ne nous traverserait l'esprit d'imposer un tarif à un avocat, à un notaire, à un dentiste ou à un vétérinaire. Pourquoi en est-il autrement des traducteurs professionnels? Ce phénomène à lui seul justifierait une étude approfondie, qui ne sera pas abordée ici.

Troisièmement, les entreprises se sont départies massivement de leurs services linguistiques internes, pour confier leurs mandats à des cabinets et à des agences de traduction. Le personnel de ces anciens services linguistiques s'est ensuite dispersé pour travailler en entreprise et sur le marché de la pige.

« Au Canada, le métier de traducteur a connu son véritable essor avec la promulgation de la Loi sur les langues officielles au niveau fédéral en 1969, puis de la Charte de la langue française au Québec en 1977. Dans les années 1970 et 1980, les gouvernements et les entreprises ont créé de nombreux services de traduction employant surtout des salariés. Les années 1990 ont cependant été marquées par un fort mouvement d'impartition, favorisé notamment par la popularité de ce concept chez les gestionnaires d'entreprise et la transformation du Bureau de la traduction en OSS (organisme de service spécial) en 1995. Bien des entreprises ont choisi de ne conserver qu'un squelette de service de traduction et de confier un volume de travail important à l'externe. L'industrie canadienne de la traduction est aujourd'hui surtout constituée de cabinets et de traducteurs indépendants; 40 % des traducteurs exerceraient à titre indépendant au pays, la majorité d'entre eux depuis les années 1990. Ils travaillent soit directement pour les clients ultimes, soit indirectement pour ces clients par l'intermédiaire de cabinets ou de services linguistiques. » (Van Marsenille, 2010, p. 8)

En plus d'accroître la concurrence entre pigistes, cette vague d'impartition des services linguistiques a laissé bon nombre de jeunes recrues sans encadrement adéquat pour amorcer leur carrière. Après avoir acquis une formation de base à l'université, les traducteurs débutants ont besoin de leurs consœurs et confrères expérimentés pour se perfectionner et se tailler une place

⁴ Site Web de l'Office des professions du Québec, <https://www.opq.gouv.qc.ca/accueil/>, consulté le 18 février 2018.

dans l'industrie de la langue. Le problème de la relève au sein de la profession n'est pas nouveau – l'âge moyen des répondants au sondage de 2016 sur la tarification et les revenus mené par l'OTTIAQ est de 48,6 ans – mais la situation est loin d'être idéale.

Dans un article fort éloquent paru dans le *Journal of Specialised Translation*, Donald Barabé propose une réflexion sur l'évolution du marché de la traduction. Après avoir exposé les divers facteurs qui expliquent l'augmentation exponentielle de la demande en traduction (mondialisation devenue mondialité, pluralité, identité culturelle et commerce international) ainsi que les tendances qui ont un effet sur la traduction (immigration, services, Internet, médias sociaux, etc.), il choisit de parler de « goulot d'étranglement » en traduction plutôt que de barrière linguistique. Au lieu de montrer la traduction comme un mal nécessaire, il affirme qu'elle est essentielle à l'évolution et à la démocratisation. Jamais son discours ne sombre dans le fatalisme ou dans la victimisation des traducteurs. Au contraire, il appelle à l'action les traducteurs professionnels dans sa conclusion (Barabé, 2013).

« La traduction joue un rôle vital sur les plans social et économique. Elle est le pivot de la diffusion de l'information et du savoir. Elle est aussi l'élément essentiel au commerce international. Et cela aujourd'hui plus que jamais. Cependant, la société l'ignore parce que, étrangement, les praticiens professionnels n'en sont pas pleinement conscients eux-mêmes. Du fait de cette méconnaissance de leur rôle et surtout de leur apport indispensable à la société, ils ne comprennent pas pleinement les responsabilités qui leur échoient. Au premier plan de ces responsabilités figure la nécessité de structurer la profession, c'est-à-dire de la normaliser par des codes de déontologie d'application obligatoire et de la réglementer par la définition des compétences requises pour l'exercer et par la détermination des actes à réserver aux seuls professionnels.

L'obligation qui incombe à tout spécialiste est de prendre les mesures nécessaires à l'intérêt de la société. Comme le disait Einstein, ceux qui ont le privilège de savoir ont le devoir d'agir. » (Barabé, 2013, p. 59)

De toute évidence, le marché actuel apporte aux traducteurs professionnels son lot de difficultés. Dans ce contexte, nous avons voulu en savoir plus sur la composition des effectifs dans l'industrie canadienne de la traduction, notamment en ce qui concerne les domaines de spécialité.

1.1.1 Traducteurs et domaines de spécialité

Au Canada, il y aurait 12 325 traducteurs et traductrices, dont 4 500 travailleurs autonomes, 6 600 salariés et 1 225 employés du Bureau de la traduction du gouvernement fédéral⁵. Un dossier spécial sur le marché de la traduction, paru le 23 septembre 2014 dans *La Presse*, dépeignait la situation particulière du Canada dans l'industrie de la traduction.

« À l'échelle mondiale, les organisations offrant des services langagiers devraient générer 38,96 milliards en 2014, selon une étude du Bureau de la traduction du gouvernement du Canada. Même si le Canada ne compte que 0,5 % de la population mondiale, il représente environ 10 % de cet imposant marché, en raison de la présence de deux langues officielles et du profil démographique de sa population. Le Québec tire son épingle du jeu, lui qui possède la moitié des effectifs canadiens en traduction. »
(Larochelle, 2014)

Au Québec, on compte environ 6 000 traducteurs et traductrices, dont 2 190 membres de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ)⁶. Pour avoir une idée de la distribution des domaines de spécialité chez les membres de l'Ordre, nous avons interrogé le répertoire en ligne de l'OTTIAQ⁷. En sélectionnant la profession « traducteur agréé ou traductrice agréée », les trois régions administratives (Montréal, Capitale-Nationale et Outaouais – cette dernière comprend les membres hors Québec) et la combinaison de langues anglais-français, on obtient 1 425 résultats⁸. Bien que l'Ordre compte plus de 2 000 membres, les professionnels recensés dans le répertoire, sur une base volontaire, sont principalement des pigistes. Ainsi, les traducteurs salariés en entreprise ne sont pas nécessairement inscrits au répertoire en ligne. Il est également à noter que certains membres portent plus d'un titre, c'est-à-dire qu'ils sont à la fois traducteurs agréés et terminologues agréés, par exemple. Si l'on sélectionne les trois titres, on obtient 1 455 résultats, soit 30 de plus qu'en sélectionnant les traducteurs seulement. Enfin, le répertoire a permis de recenser 50 terminologues agréés,

⁵ Source : Service Canada, *Traducteurs, terminologies et interprètes*, données de 2006, mises à jour en 2012.

⁶ Toutes ces données ont été fournies par Hélène Gauthier, directrice des affaires professionnelles et secrétaire de l'OTTIAQ, le 21 novembre 2017. Elles reflètent la situation au 31 mars 2017.

⁷ <https://ottiaq.org/services-au-public-et-aux-entreprises/trouver-un-professionnel/>, répertoire interrogé le 11 mai 2018.

⁸ Ici, le mot « résultats » est utilisé au sens du terme anglais *hits* dans les moteurs de recherche.

5 interprètes de conférence, 6 interprètes judiciaires, mais aucun interprète en langue de signes québécoise (LSQ).

Seuls 327 traducteurs agréés comptent parmi leurs domaines de spécialité la catégorie industries et techniques, soit 22,9 % des traducteurs inscrits dans la combinaison de langues anglais-français. Toutefois, les domaines du transport, de l'ingénierie, de la mécanique, des industries chimiques et pétrolières et des métaux et minéraux, qui sont des sous-domaines de la catégorie industries et techniques, sont communs à moins de 100 membres, voire moins de 50 dans les deux derniers cas. Ces nombres, représentés dans le tableau ci-après, illustrent bien la rareté des professionnels ayant une spécialisation dite « technique » (voir la définition de cette notion en 3.1.3), c'est-à-dire axée sur la technologie, les métiers et les pratiques industrielles (Zafio, 1996).

En Ontario, l'ATIO (*Association of Translators and Interpreters of Ontario*) compte 859 traducteurs agréés sur un total de 1 303 membres⁹. En consultant le répertoire en ligne de cette association, on obtient 23 traducteurs techniques dans la combinaison de langues anglais-français, soit une proportion de 2,7 % des traducteurs agréés. Les données obtenues auprès de l'OTTIAQ et de l'ATIO permettent de donner un ordre de grandeur quant à la proportion de traducteurs techniques chez les traducteurs agréés. Il pourrait être intéressant de consulter les autres associations canadiennes de traduction pour procéder à un recensement plus exhaustif.

⁹ Source : Yasmine Benmouffok de l'ATIO et répertoire en ligne <https://atyo.on.ca/directory/?lang=fr> consulté le 19 décembre 2018

Nombre de traducteurs au Canada

Travailleurs autonomes	4 500
Salariés	6 600
Bureau de la traduction	1 225
Total	12 325

Nombre de traducteurs au Québec

Nombre total approximatif de traducteurs au Québec	6 000
Membres de l'OTTIAQ	2 190
Domaines techniques des membres de l'OTTIAQ	
Industries et techniques	327
Transports	80
Ingénierie	67
Mécanique	54
Industries chimiques et pétrolières	47
Métaux et minéraux	35

Tableau I. Nombre de traducteurs au Canada et au Québec¹⁰

En consultant la partie supérieure de ce tableau, on constate qu'environ la moitié des effectifs canadiens en traduction se concentre au Québec. Dans la partie inférieure, on obtient un aperçu du nombre de traducteurs agréés qui ont une spécialisation dite technique. S'ils semblent peu nombreux, qu'en est-il des autres domaines de spécialité?

Le graphique suivant illustre la répartition des domaines de spécialité chez les traducteurs agréés inscrits au répertoire de l'OTTIAQ dans la combinaison de langues anglais-français. Il est à noter qu'un membre peut s'inscrire dans un maximum de 10 domaines.

¹⁰ Source : Hélène Gauthier, directrice des affaires professionnelles et secrétaire de l'OTTIAQ, et répertoire en ligne des membres de l'OTTIAQ <https://ottiaq.org/services-au-public-et-aux-entreprises/trouver-un-professionnel/> consulté le 23 janvier 2018

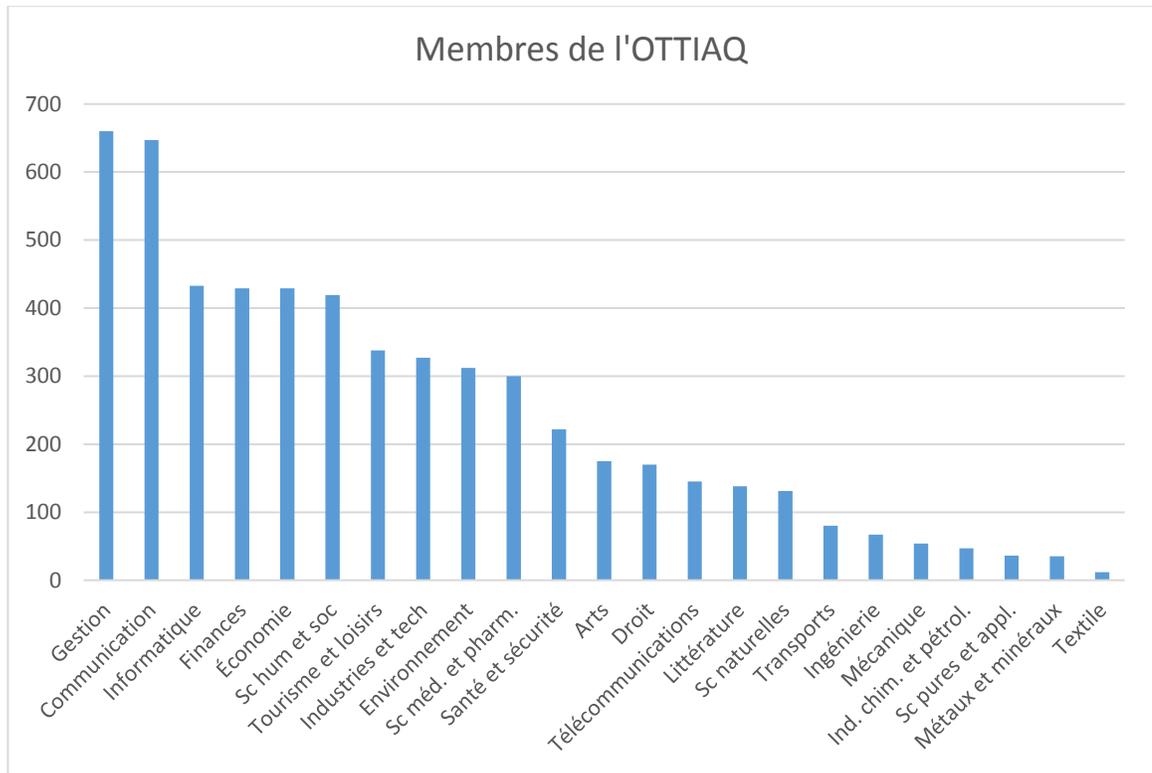


Figure 1. Répartition des domaines de spécialité à l'OTTIAQ¹¹

Les domaines de la gestion et de la communication comptent respectivement 660 et 647 membres. Ce sont de loin les plus représentés au sein de l'OTTIAQ, une réalité qui reflète l'offre de cours de traduction spécialisée dans les universités québécoises, comme nous le verrons dans le Tableau VI. Selon nos observations, les cours de traduction économique, financière et administrative occupent une place importante dans les programmes de traduction.

Outre les effectifs et la répartition des domaines de spécialité, s'il est un facteur majeur à considérer dans l'évaluation de l'état actuel du marché de la traduction, c'est bien la traduction automatique, dont nous traiterons dans la section suivante.

¹¹ Données recueillies le 11 mai 2018 à partir du répertoire en ligne de l'OTTIAQ <https://ottiaq.org/services-au-public-et-aux-entreprises/trouver-un-professionnel/>

1.1.2 Traduction automatique

De nos jours, la plus grande menace qui plane sur les traducteurs en exercice ou en formation pourrait être la traduction automatique (TA). C'est bien connu, les phrases produites par les premiers modèles d'outils de traduction automatique étaient jadis d'un ridicule plutôt distrayant, mais les récentes technologies arrivent maintenant, dans certains cas, à des résultats étonnants.

On aura tôt fait de constater les limites des modèles statistiques, qui peuvent cependant convenir à un domaine ciblé et limité, comme la traduction de bulletins météorologiques. Effectivement, le système TAUM-MÉTÉO traduit automatiquement les bulletins du Centre météorologique canadien depuis 1977, avec une efficacité très acceptable. Étant donné les restrictions lexicales, syntaxiques et sémantiques de la sous-langue qui sert à décrire l'univers météorologique, il a été possible de programmer un ensemble de règles et de fournir à l'ordinateur un corpus relativement restreint à partir duquel le système peut produire ses traductions. Toutefois, la marche était particulièrement haute entre le système TAUM-MÉTÉO et l'ambitieux projet TAUM-AVIATION, lancé peu après dans l'espoir d'arriver à traduire des manuels d'entretien d'aéronefs (Lehrberger, 2003). Avec l'arrivée des réseaux neuronaux, ce système statistique est tombé en désuétude et le projet est mort au feuilleton. Inspiré du fonctionnement du système nerveux, un réseau neuronal est un « ensemble organisé de neurones artificiels interconnectés, créé dans le but de pouvoir effectuer des opérations complexes ou de résoudre des problèmes difficiles grâce à un mécanisme d'apprentissage lui permettant d'acquérir une forme d'intelligence¹² ». C'est cette capacité d'apprentissage qui rend de tels systèmes supérieurs aux systèmes purement statistiques. Ces derniers reposent sur des formules mathématiques (des algorithmes) à partir desquelles les solutions puisées dans un corpus parallèle sont sélectionnées selon des règles de probabilité préétablies.

Il importe de mentionner en passant le rôle de pionnier qu'a joué l'ingénieur Jean A. Baudot non seulement dans l'élaboration du système TAUM, mais dans la création de

¹² Définition tirée du *Grand dictionnaire terminologique* le 22 décembre 2018
http://www.granddictionnaire.com/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8386038

la banque de terminologie TERMIUM¹³, que bon nombre d'utilisateurs consultent sans savoir que les deux dernières lettres de l'acronyme signifient Université de Montréal.

La traduction automatique peut sembler attrayante à bien des acheteurs de services de traduction, qui y voient une occasion d'économiser en se passant de l'intervention des traducteurs professionnels. « Sauf dans quelques exceptions, comme les documents certifiés et juridiques, les clients accordent moins d'importance à la qualité qu'aux coûts et à la rapidité d'exécution. » (PWC, 2012, p. 43). Il y a évidemment un immense travail de sensibilisation à faire auprès de ce groupe.

L'ordinateur peut traiter une quantité phénoménale de données en une fraction de seconde, mais il ne traduit pas. Il exécute des commandes sans s'arrêter aux subtilités qui n'auraient pas échappé à l'œil humain. Sans le discernement du traducteur professionnel, capable de repérer les erreurs dans le texte de départ, de comprendre les sous-entendus et les connotations, ainsi que de choisir le ton approprié à la situation, le texte d'arrivée risque fort d'être de qualité douteuse. À cet égard, l'OTTIAQ a jugé bon de placer une mise en garde à l'intention du public sur la page d'accueil de son site Web.

« Même si les logiciels de traduction automatique actuellement accessibles au grand public peuvent sembler intéressants, par exemple pour permettre au lecteur de se faire une idée générale du contenu d'un document rédigé dans une langue qui lui est étrangère, le texte final produit par de tels logiciels ne peut en aucun cas être assimilé à une véritable traduction et doit par conséquent être revu par un traducteur professionnel.

Comme le reconnaissent les concepteurs de logiciels de traduction automatique eux-mêmes, nous sommes encore loin du jour où ces outils pourront produire une traduction de qualité comparable à celle des traductions produites par les êtres humains.

Dans le cadre de son mandat de protection du public, l'OTTIAQ vous recommande donc la plus grande prudence et vous invite à faire affaire avec un traducteur agréé pour tous vos besoins de traduction.¹⁴ »

Lorsque l'argument de la qualité ne suffit pas à convaincre la clientèle, même s'il en va de l'image de marque des entreprises, il importe de souligner les problèmes de confidentialité

¹³ Source : <http://www.125.umontreal.ca/Pionniers/Baudot.html>, page consultée le 8 octobre 2018

¹⁴ Site Web de l'OTTIAQ, <https://ottiaq.org/mise-en-garde/>, consulté le 18 février 2018.

associés aux outils de traduction automatique en ligne. En effet, tout ce qui est téléversé dans *Google Traduction*, pour prendre cet exemple, fait l'objet d'une cession de droits à prendre en considération, comme on peut le lire dans les conditions d'utilisation de l'outil.

« Lorsque vous envoyez, téléversez, stockez ou recevez du contenu par le biais de nos services, vous accordez à Google (et à toute personne travaillant avec Google) une licence, à l'échelle mondiale, d'utilisation, d'hébergement, de stockage, de reproduction, de modification, de création d'œuvres dérivées (comme des traductions, des adaptations ou d'autres modifications destinées à améliorer le fonctionnement de vos contenus par l'intermédiaire de nos services), de communication, de publication, de représentation publique, d'affichage ou de distribution publique dudit contenu. Les droits que vous accordez dans le cadre de cette licence sont limités à l'exploitation, la promotion ou à l'amélioration de nos services ou à la création de nouveaux services. Cette autorisation demeure, même si vous cessez d'utiliser nos services (par exemple, pour une fiche d'entreprise que vous avez ajoutée à Google Maps). Certains services vous proposent le moyen d'accéder au contenu que vous avez soumis à ce service et de le supprimer. Certains services prévoient par ailleurs des conditions ou des paramètres restreignant la portée de notre droit d'utilisation du contenu que vous avez soumis aux services en question. Assurez-vous que vous disposez de tous les droits vous permettant de nous accorder cette licence concernant le contenu que vous soumettez à nos services.¹⁵ »

Il faut comprendre que les services dont il est question à la fin du paragraphe ci-dessus prennent la forme d'abonnements payants et que l'utilisation dite gratuite de l'outil exige en fait la cession des droits associés au contenu soumis à l'outil. De plus, *Google* se dégage de toute responsabilité en cas d'infraction au droit d'auteur ou de manquement à toute autre obligation de la part de l'utilisateur.

En acceptant une telle cession de droits, un traducteur n'est plus en mesure de garantir le respect du secret professionnel qui le lie à son client. Sachant que peu de gens lisent les conditions d'utilisation des sites Web et des applications qu'ils emploient sur une base plus ou moins fréquente, il s'agit là d'un fait des plus préoccupants.

¹⁵ Conditions d'utilisation de *Google*, datées du 25 octobre 2017, <https://www.google.ca/intl/fr/policies/terms/regional.html>, site consulté le 18 février 2018.

Compte tenu des lacunes actuelles des systèmes de traduction automatique, les textes traduits par des machines sont généralement soumis à une révision humaine, une activité que l'on appelle la post-édition. C'est de ce sujet dont il sera question ci-après.

1.1.3 Post-édition

Dans son article intitulé *La post-édition : l'avenir incontournable du traducteur?*, Anne-Marie Robert définit ainsi la post-édition, en établissant une distinction entre la post-édition brute et la post-édition évoluée.

« La post-édition brute consiste à compléter, modifier, corriger, remanier, réviser et relire directement le texte produit à l'état brut par un moteur de traduction automatique. [...] »

La post-édition évoluée consiste à compléter, modifier, corriger, remanier, réviser et relire le texte produit par un processus qui associe diverses technologies de TA et de TAO. » (Robert, 2010, p. 139)

Les agences de traduction, ayant flairé une source de revenus supplémentaires prometteuse, se procurent des outils de pré-traduction qui leur permettent de confier à leurs fournisseurs des textes dont certaines parties auront été automatiquement associées à des segments déjà en mémoire. Ces segments correspondent à un tarif prédéterminé en fonction de leur degré d'équivalence (calculé en pourcentage) par rapport au contenu des mémoires de traduction de l'agence. C'est le principe des tarifs dégressifs. Le traducteur professionnel passe ainsi d'expert du transfert linguistique et de la rédaction à simple « travailleur du texte », pour reprendre une expression imagée utilisée au féminin avec humour par Dominique Bohbot dans son exposé au Congrès de 2016 de l'OTTIAQ.

L'extrait suivant de la thèse de doctorat du professeur Laurent Lamy¹⁶ est éloquent :

« La tribu des traducteurs et traductrices, l'ai-je déjà souligné, réunit une gent très créative, et très courageuse aussi, devrai-je ajouter, face à l'invasion de cette faune digitale de logiciels de traduction, bidules pour lesquels j'ai créé devant mes étudiants la locution de « prothèses mnémotechniques », des génératrices d'avortons textuels parsemés de lexies boiteuses et mutilées qui loin de faciliter le travail du traducteur, l'entravent, leur création n'ayant d'autre mobile que celui de la

¹⁶ Nous avons ici une pensée spéciale pour les proches de Laurent Lamy, décédé subitement pendant le trimestre d'hiver 2018, alors que nous suivions son cours d'Épistémologie (TRA6002) à l'Université de Montréal.

logistique associée à la maximisation de la rentabilité économique. Outre qu'être à la remorque de tronçons de langage pré-usinés vous gangrène la fierté, ce procédé tend à réduire à une peau de chagrin l'expertise langagière du traducteur, qui en est quitte pour de maigres émoluments, puisque la catégorie opératoire dans laquelle il est désormais rangé est celle d'un réviseur de seconde main. » (Lamy, 2017, p. 568)

Qu'elle soit brute ou évoluée, la post-édition reste une activité qui n'exige pas nécessairement une formation de traducteur professionnel, à notre humble avis. Bien que cette activité puisse faire partie des tâches des traducteurs, d'où l'intégration de cours sur le sujet dans les programmes universitaires de traduction, sa pratique exclusive risque de laisser en dormance bien des connaissances et compétences acquises par les étudiants en traduction. Qu'en est-il du service-conseil que sont censés offrir les traducteurs professionnels à leurs clients? En fait, il faut comprendre que l'apparition des technologies de communication et de traitement informatisé de l'information a eu pour effet de scinder le marché de la traduction en deux grandes catégories, soit le marché haut de gamme et le marché de masse ou bas de gamme.

Définissons d'abord ces deux notions, évoquées brièvement dans notre mise en contexte à la section 1. Il ne s'agit pas ici d'une délimitation scientifique, mais bien d'une façon commode de distinguer deux extrêmes chez les donneurs d'ouvrage. Un client faisant partie du marché dit haut de gamme accorde une grande importance à la qualité de la traduction de ses documents. Il reconnaît que l'image de son organisation se reflète dans ses documents et il est conscient qu'une qualité déficiente risque de causer des problèmes qui pourraient avoir de fâcheuses conséquences. Par exemple, la publication d'un rapport annuel pourrait être retardée si la traduction du document était à refaire, en tout ou en partie, sans compter les coûts supplémentaires qui en découleraient.

Quant au marché bas de gamme, il s'agit principalement de clients qui ont un grand volume de textes à traduire et pour qui la rapidité d'exécution et les bas tarifs priment sur la qualité. Qui n'a pas déjà eu à se rabattre sur un mode d'emploi en anglais parce que la version française était incompréhensible? Un fabricant qui distribue ses produits à l'échelle mondiale peut souhaiter obtenir des traductions dans un éventail de langues le plus rapidement possible

et au plus faible coût possible. Il aura recours à une agence¹⁷ de traduction, capable de répondre à la demande en comptant sur un réseau mondial de fournisseurs prêts à travailler pour de faibles tarifs. D'ailleurs, la politique d'octroi des contrats au moins-disant du Bureau de la traduction a ouvert la porte à ces agences, qui s'inscrivent comme fournisseurs dans tous les domaines de spécialité et qui « dament le pion », si l'on peut dire, aux cabinets professionnels et aux traducteurs indépendants¹⁸. Le marché bas de gamme comprend aussi des textes à durée de vie limitée, comme les affichages publiés sur les médias sociaux.

Sur le marché haut de gamme, les clients accordent une grande importance à la qualité du travail et sont prêts à en assumer le prix. D'ailleurs, la conférencière Chris Durban a tenu des propos très encourageants à ce sujet lors du congrès 2017 de l'OTTIAQ¹⁹. Elle déclarait notamment que les traducteurs professionnels avaient tout avantage à se présenter aux clients potentiels de leur secteur en misant sur la valeur ajoutée de leurs services pour les convaincre de l'importance de confier leurs mandats de traduction à des professionnels. Selon elle, les outils de traduction automatique et les activités de post-édition ne peuvent convenir qu'au marché de masse, ou bas de gamme, où se négocient des textes de moindre importance, dont un volume astronomique d'écrits provenant des médias sociaux. De tels textes, comme ceux que l'on obtient en cliquant sur le bouton permettant de traduire un « statut », ont une durée de vie et une portée relativement limitées. Nous estimons qu'il ne s'agit pas là d'une source de travail intéressante pour les traducteurs professionnels.

¹⁷ Aux fins du présent document, on entend par agence de traduction une imposante organisation qui agit comme courtier en obtenant de volumineux contrats auprès de donneurs d'ouvrage pour ensuite confier le travail morcelé à divers sous-traitants. À ne pas confondre avec la notion de cabinet de traduction, une organisation offrant essentiellement des services de traduction à ses clients et dont le personnel comprend des traducteurs et réviseurs professionnels ainsi que des coordonnateurs et des gestionnaires de projets.

¹⁸ Situation maintes fois observée dans le cadre de notre expérience auprès du Bureau de la traduction.

¹⁹ Congrès du 25^e anniversaire de l'OTTIAQ sous le thème « L'audace de voir grand ». Atelier 1, « *Constituer sa clientèle – à vous de jouer* », présenté par Chris Durban au Palais de congrès de Montréal, le 17 novembre 2017.

1.2 Effet de l'intelligence artificielle sur la traduction professionnelle

L'intelligence artificielle (IA) a déjà commencé à révolutionner bon nombre d'industries. Il suffit de penser aux assistants numériques personnels, aux moteurs de recherche reposant sur des algorithmes qui ont pour fonction de mener à du contenu ciblé, aux véhicules autonomes, ou encore, aux caméras intelligentes qui exécutent des inspections sur des chaînes de montage. Comme la définition de l'IA peut être assez large, prenons le temps de préciser ce que nous entendons par IA, TAO et TA.

Le *Grand dictionnaire terminologique* (GDT) définit l'intelligence artificielle comme un « domaine d'étude ayant pour objet la reproduction artificielle des facultés cognitives de l'intelligence humaine dans le but de créer des systèmes ou des machines capables d'exécuter des fonctions relevant normalement de celle-ci²⁰ ». Toutefois, on trouve davantage d'information dans la page anglaise de Wikipédia, où l'on parle de l'intelligence démontrée par des machines, par opposition à l'intelligence naturelle des animaux et des humains. En informatique, on associe l'IA à l'étude des agents intelligents, c'est-à-dire tout dispositif qui perçoit son environnement et qui imite les fonctions cognitives humaines comme l'apprentissage et la résolution de problèmes²¹. Dans la langue générale, le *Larousse* définit TAO et TA par « une opération visant à assurer la traduction de textes par des moyens informatiques », mais il importe d'établir une distinction entre ces deux notions.

D'une part, la traduction assistée par ordinateur (TAO) est un sous-domaine de la traductique, qui regroupe l'ensemble des outils informatiques utilisés par un traducteur (traitement de textes, outils terminologiques, traduction automatique...). Elle ne doit pas être confondue avec la traduction automatique par ordinateur : dans la traduction assistée par ordinateur, c'est bien un humain qui traduit, mais avec un support informatique pour lui faciliter

²⁰ http://www.granddictionnaire.com/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8385376, page consultée le 5 octobre 2018

²¹ https://en.wikipedia.org/wiki/Artificial_intelligence, page consultée le 5 octobre 2018

la tâche²². D'autre part, la traduction automatique (TA) est entièrement réalisée par un ou plusieurs programmes informatiques, sans qu'un traducteur humain n'ait à intervenir²³.

Ceci étant, l'IA fait couler beaucoup d'encre réelle et virtuelle, comme en témoigne le nombre de résultats obtenus en saisissant « intelligence artificielle » (6 820 000 résultats) ou « *artificial intelligence* » (63 400 000 résultats) dans *Google*. Tout un chacun y va de ses prédictions, et des chercheurs des universités Oxford et Yale ont poussé la prospective jusqu'à déterminer, à partir des résultats d'un vaste sondage mené auprès d'experts du domaine, l'année où le rendement de l'IA aura dépassé celui de l'humain dans l'exécution de certaines tâches professionnelles bien précises, et c'est la traduction qui arrive au premier rang des « espèces menacées ».

« Researchers predict AI will outperform humans in many activities in the next ten years, such as translating languages (by 2024), writing high-school essays (by 2026), driving a truck (by 2027), working in retail (by 2031), writing a bestselling book (by 2049), and working as a surgeon (by 2053). Researchers believe there is a 50% chance of AI outperforming humans in all tasks in 45 years and of automating all human jobs in 120 years, with Asian respondents expecting these dates much sooner than North Americans. These results will inform discussion amongst researchers and policymakers about anticipating and managing trends in AI. » (Grace, 2018, p. 1)

On connaît les limites actuelles de la traduction automatique, mais l'évolution rapide de la technologie laisse présager un avenir incertain, surtout en ce qui concerne l'apprentissage profond. De plus, pour certaines catégories d'utilisateurs, la capacité des systèmes de traduction automatique en termes de quantité pourrait compenser les lacunes en matière de qualité. Si l'idée d'abolir toute barrière linguistique peut séduire le grand public, quel est l'effet de telles perspectives sur les professionnels de la traduction et sur la traduction en tant qu'activité professionnelle?

Comme le mentionne Mark O'Thomas dans son article *Humanum Ex Machina, Translation in the post-global, posthuman world*, la recherche s'est penchée principalement sur la façon d'exécuter des traductions automatiques, le processus et le produit de la traduction, et

²² https://fr.wikipedia.org/wiki/Traduction_assist%C3%A9e_par_ordinateur, page consultée le 5 octobre 2018

²³ https://fr.wikipedia.org/wiki/Traduction_automatique, page consultée le 5 octobre 2018

non sur l'effet de cette technologie sur les traducteurs et sur la traduction en tant que profession et industrie. Il souligne également que, bien que la disparition de l'industrie de la traduction ne soit pas encore imminente, l'exigence de connaître les outils de traduction assistée par ordinateur (TAO) est devenue incontournable pour les nouveaux traducteurs, qui arrivent sur un marché où la rapidité est aussi valorisée que l'exactitude. (O'Thomas, 2017)

Mais l'auteur va encore plus loin en évoquant le posthumanisme.

« Translation in a transhuman age inevitably moves the machine into the body, the software into the soft tissue, the app into the ear. The IBM mainframe that disintegrated into a smartphone will literally become embodied, as translation becomes an invisible, automated process. The multiplicity of languages that define us through and by our different cultures will no longer serve as an impediment to communication and mutual understanding. Language will be reduced to code in the same way as the human body can be reduced to its own genetic code in ways that will mean that 'translation' itself will need redefining as it ceases to operate in the market place as we currently understand it, moving away from questions of linguistic equivalency, authorship and power to notions of velocity, accuracy and interface. » (O'Thomas, 2017, p. 295-296)

Ces propos dignes d'un film de science-fiction peuvent susciter un certain scepticisme, voire de l'incrédulité, mais il va sans dire que l'IA doit commencer à retenir l'attention non seulement pour ses prouesses techniques, mais pour toute la dimension sociale et éthique de la technologie. Ce professeur d'art dramatique, entre autres disciplines, et traducteur de pièces de théâtre contemporaines, semble voir la traduction comme un processus facile à réduire en équations mathématiques, une vision avec laquelle nous sommes évidemment en désaccord. Toujours selon cet auteur, voici ce que réserve l'IA aux traducteurs professionnels dans un avenir plus ou moins rapproché.

« Translators will no longer be the analogue gatekeepers of binary pairings of language sets and, like translation as process and translation as product, they will probably disappear altogether into a post-global, posthuman realm. While such ideas may seem to be the raw material of science fiction, the exponential growth of technology in what American political scientist Frank Fukuyama calls the "biotech century" means that it is no longer a matter of if but simply when. » (O'Thomas, 2017, p. 296)

Même si l'on conserve une certaine réserve à l'égard d'un aussi sombre pronostic, le grand bouleversement engendré par l'IA est bien réel. Rien ne sert de l'ignorer.

L'OTTIAQ a compris l'importance de réfléchir à cette question d'actualité en choisissant *Les relations humaines à l'ère de l'intelligence artificielle* comme thème de son congrès 2018²⁴. Les langagiers ont intérêt à se pencher sur cette question au lieu de laisser l'évolution de cette technologie à la discrétion exclusive des programmeurs et des informaticiens. En fait, les traducteurs professionnels pourraient bien devenir les experts qui sauront utiliser ces outils mieux que personne. (Lafrenière, 2018)

Le travail de sensibilisation auprès des clients et de la population générale requiert un effort perpétuel pour convaincre les utilisateurs de services de traduction de l'importance de confier le travail à des professionnels et de résister à la tentation de recourir aux services de traduction automatique en ligne gratuits comme *Reverso Traduction*, *Google Traduction* et *DeepL*, pour ne nommer que ces quelques exemples. Par curiosité, nous avons soumis à ces trois outils des paroles d'une chanson et un extrait d'un manuel technique de tiges de structure d'antenne de satellite. À notre grand étonnement, nous avons obtenu de « meilleurs » résultats dans la traduction des paroles de chanson que dans la traduction de l'extrait technique. Les deux tableaux suivants, que nous avons présentés lors d'un exposé oral pour le cours Traduction et société TRA6004 donné au trimestre d'automne 2018, comprennent l'extrait à traduire ainsi que les résultats obtenus avec les trois outils susmentionnés. (Les résultats sont reproduits ci-dessous tels qu'ils ont été obtenus, erreurs typographiques incluses, s'il y a lieu.)

²⁴ Congrès 2018 de l'OTTIAQ, <https://ottiaq.org/communications-activites-et-evenements/activites-et-evenements-de-lottiaq/congres-annuel/>

<i>Well I've heard there was a secret chord That David played and it pleased the Lord But you don't really care for music, do you?</i> Extrait de la chanson <i>Hallelujah</i> de Léonard Cohen	
Outil	Résultat
Reverso Traduction ²⁵	Bien j'ai entendu dire qu'il y avait une corde secrète Ce David a joué et il a plus au Lord (Seigneur) Mais vous ne vous souciez pas vraiment de la musique, n'est-ce pas?
Google Traduction ²⁶	Eh bien, j'ai entendu dire qu'il y avait un accord secret Que David a joué et cela a plu au Seigneur Mais vous ne vous souciez pas vraiment de la musique, n'est-ce pas?
DeepL ²⁷	J'ai entendu dire qu'il y avait un accord secret Que David jouait et qu'il plaisait au Seigneur Mais vous n'aimez pas vraiment la musique, n'est-ce pas ?

Tableau II. Traduction automatique – Paroles de chanson

La formulation proposée ici n'est pas très heureuse, surtout celle de l'outil *Reverso*, qui a confondu la conjonction avec le déterminant dans le cas de *that*, mais outre la « corde secrète », il n'y a pas de faute de sens ou d'erreur majeure. On comprend de quoi il est question dans la chanson, mais ces mots tels qu'ils sont proposés par les machines sonneraient sans doute moins bien en français que dans leur version originale anglaise. Pour traduire de la poésie ou des paroles de chanson, il faut évidemment tenir compte de la sonorité des mots, tant sur le plan des rimes que de la douceur ou de la dureté des consonnes. La longueur des phrases et le nombre de voyelles s'ajoutent aux contraintes à prendre en considération pour respecter le rythme de l'œuvre. Bref, il serait surprenant qu'une machine puisse démontrer une telle sensibilité artistique avant longtemps.

Passons maintenant aux résultats obtenus en soumettant aux trois mêmes outils un extrait d'un manuel technique du domaine de l'aérospatiale, que nous avons eu à traduire dans le cadre de notre pratique professionnelle.

²⁵ <http://www.reverso.net/translationresults.aspx?lang=FR&direction=anglais-francais>

²⁶ <https://translate.google.ca/?hl=fr>

²⁷ <https://www.deepl.com/translator>

<p><i>The maximum load as well as the detailed reports and curves for each strut shall be documented per the associated production order. A photo of the failed sample shall be taken prior to releasing the test machine load, so as to capture the failure mode.</i></p> <p>Extrait d'un manuel d'essai de tiges de structure pour antenne de satellite</p>	
Outil	Résultat
Reverso Traduction	La charge maximale aussi bien que les rapports détaillés et les courbes pour chaque support sera documentée par l'ordre(la commande) de production associé. Une photo de l'échantillon laissé tomber sera prise(emmenée) avant de sortir la charge de machine de test, afin de capturer le mode d'échec .
Google Traduction	La charge maximale ainsi que les rapports détaillés et les courbes pour chaque jambe de force doivent être documentés conformément à l'ordre de fabrication associé. Une photo de l'échantillon ayant échoué doit être prise avant de relâcher la charge de la machine d'essai, afin de capturer le mode d'échec .
DeepL	La charge maximale ainsi que les rapports détaillés et les courbes pour chaque jambe de suspension doivent être documentés selon l'ordre de fabrication associé. Une photo de l'échantillon défaillant doit être prise avant de relâcher la charge de la machine d'essai, de manière à saisir le mode de défaillance .
Notre traduction	La charge maximale ainsi que les rapports détaillés et les courbes de chaque <u>tige</u> doivent être consignés conformément au <u>bon de travail</u> en question. De plus, il faut prendre une photo de l'échantillon <u>rompu</u> avant de relâcher la charge imposée par l'appareil d'essai afin de documenter le mode de <u>rupture</u> .

Tableau III. Traduction automatique – Texte technique

Pour rendre « *strut* », nous avons dû communiquer avec la cliente afin de déterminer le terme approprié. Il s'agit essentiellement d'une tige de structure d'antenne de satellite. Les termes « jambe de force » et « jambe de suspension » sont bien proposés dans TERMIUM, mais ils sont associés au domaine de la suspension des véhicules automobiles et des bicyclettes. Il n'est pas entièrement faux de parler « d'ordre de fabrication », mais c'est le terme « bon de travail » qui demeure le plus couramment utilisé dans l'industrie et que la cliente en question privilégie. Enfin, les notions d'échec et de défaillance proposées ne sont pas loin de la vérité. Cependant, il fallait savoir qu'il s'agissait d'un essai de résistance à la traction dans le cadre duquel on mesure la force nécessaire pour que l'échantillon se rompe et on observe la manière dont il s'est rompu. Ce type d'essai fournit de précieuses données sur les propriétés physiques du matériau soumis à l'essai. Voilà exactement le genre de mise en contexte qu'une machine ne

peut faire par elle-même. Bien qu'il ne s'agisse pas d'une expérimentation scientifique, loin de là, on peut tout de même penser, à la lumière des résultats obtenus, que l'avenir de la traduction professionnelle passe par l'acquisition de connaissances dans un domaine de spécialité (voir la section 1.4).

Dans leur article intitulé *A Challenge Set Approach to Evaluating Machine Translation*, Pierre Isabelle et Colin Cherry, du Conseil national de recherche du Canada (CNRC), et George Foster de *Google* dressent le bilan d'essais mettant à l'épreuve divers systèmes de traduction automatique à partir de phrases spécialement formulées pour vérifier la façon dont ces systèmes traitent un éventail de difficultés de traduction. Conclusion : malgré d'évidentes lacunes, les systèmes neuronaux demeurent largement supérieurs aux autres (Isabelle, 2017). Un mois plus tard, Pierre Isabelle diffusait en ligne une mise à jour portant sur l'essai du système *DeepL*.

« We conclude that our challenge set has allowed us to bring a clear quantitative confirmation of the informal talk of the town about the current superiority of DEEPL.

In retrospect, we were expecting our challenge set to remain challenging for quite some time, but we are thrilled to report that MT turns out to be progressing so fast that we must now consider the development of a significantly harder set. Fortunately, this should not prove very difficult, as there are so many problems that have yet to be solved anyway!²⁸ »

Il semble donc que la vitesse à laquelle évolue la traduction automatique surprenne même les experts du domaine.

En définitive, l'IA a pour effet d'ajouter à la liste des compétences exigées des traducteurs la connaissance des outils de TA et de TAO. Certains traducteurs professionnels voient déjà leur pratique changer et reçoivent de plus en plus de mandats de post-édition. Par exemple, une collègue effectue maintenant pour un client de longue date des révisions bilingues de textes traités automatiquement. Pourtant, ce même client lui a longtemps confié des mandats de traduction technique, jusqu'à ce que la personne-ressource chez le donneur d'ouvrage parte

²⁸ <https://medium.com/@pisabell/deepl-machine-translation-vs-our-challenge-set-e872ef12c910>, page consultée le 19 décembre 2018

à la retraite et soit remplacée par quelqu'un qui semble voir en la TA une alléchante source d'économie. La collègue en question déplore également une importante diminution de son volume de travail global (traduction générale et spécialisée), une plainte qui trouve écho chez bon nombre d'autres langagiers. D'ailleurs, certains d'entre eux envisagent de diversifier leurs activités en se réorientant en communications ou en enseignement du français, par exemple. Enfin, la TA n'aide en rien les traducteurs, qui éprouvent déjà de la difficulté à justifier leur statut professionnel et à promouvoir la valorisation de la profession.

1.3 Valeur sociale de la profession et de la traduction

Le manque de visibilité et le problème de valorisation sociale des traducteurs ne datent pas d'aujourd'hui. C'est bien connu chez les membres de la profession, les gens sont souvent curieux de savoir combien de langues parlent les traducteurs, comme s'il suffisait de parler plus d'une langue pour devenir traducteur professionnel. Parfois, en songeant à son propre bilinguisme, l'interlocuteur pousse l'audace jusqu'à déclarer qu'il aurait très bien pu exercer ce métier ou qu'il pourrait le faire, faute de mieux, advenant une perte d'emploi. Voilà qui en dit long sur le capital symbolique des traducteurs au sein de la société! D'ailleurs, la croyance selon laquelle n'importe qui peut faire de la traduction est largement répandue à l'échelle mondiale. Dans son article intitulé *How to be a (recognized) translator: Rethinking habitus, norms, and the field of translation*, Sela-Sheffy tient les propos suivants :

« Anyone is allowed to translate and it is often believed that anyone is able to do so (clients' statement is often "I would have done it myself had I had the time") ». (Sela-Sheffy, 2005, p. 9-10)

Cet article porte sur la situation des traducteurs littéraires en Israël, mais ce passage n'en reflète pas moins une réalité que l'on peut observer au Québec et au Canada. Nous avons pu le constater dans notre pratique, quand des clients potentiels, jugeant notre tarif prohibitif, ont répondu à des soumissions en déclarant qu'ils feraient plutôt le travail « à l'interne ».

En octobre 2009, l'OTTIAQ a mis sur pied un Groupe de travail sur la valorisation des professions (GTVF) ayant pour mission de « déterminer la valeur professionnelle, sociale et économique des professions régies par l'Ordre ainsi que les moyens de la promouvoir auprès des professionnels, des clients et du public en général » (Gauthier, 2011). Au terme de sondages,

le GTVP a défini 14 critères de valeur professionnelle, 4 critères de valeur sociale et 6 critères de valeur économique. Parmi ces critères, toutes catégories confondues, on compte notamment la formation universitaire, les capacités de communication et de recherche, le rôle-conseil, la culture générale, la maîtrise de la langue, ainsi que la contribution à l'image de marque et au rayonnement du client. Fort de ces arguments, le GTVP a conclu que le changement de mentalité requis doit commencer au sein même de la communauté des langagiers, qui doivent prendre conscience de leur valeur et se comporter de manière à faire évoluer les perceptions chez la clientèle et le grand public. À cette fin, le GTVP a formulé 44 recommandations dans son rapport (Gauthier, 2011). En 2011, l'Ordre a d'ailleurs choisi pour son congrès annuel le thème *Valoriser son titre, ça commence par soi*, une décision qui reflète l'importance de cette question pour l'Ordre et ses membres.

Dans le numéro 131 du magazine *Circuit* dédié au statut social du traducteur, la traductrice agréée Marielle Godbout abonde dans le même sens en invitant les professionnels de la traduction à faire valoir leurs précieuses aptitudes et compétences.

« Although increasing the occupational prestige of translation represents a significant challenge, there are a number of fronts on which translators and their associations could work. In order to gain public recognition, translators will need to increase their self-esteem, trade their image of subservience for one of a highly skilled professional service and come out of the shadows into the limelight. »
(Godbout, 2016²⁹)

Marielle Godbout n'est pas la seule à décrier le faible capital symbolique des traducteurs professionnels. Sur son site Comleon³⁰, François Abraham, traducteur agréé, ingénieur et ancien président de l'OTTIAQ³¹, souligne que ce manque de reconnaissance touche également les traducteurs techniques. Selon lui, la traduction technique est un domaine déprécié parce que mal connu. Il précise qu'il entend par traduction technique la traduction technologique (électricité, télécommunications, aéronautique, industrie, ingénierie, etc.).

²⁹ <http://www.circuitmagazine.org/dossier-131/lack-of-status-are-translators-the-authors-of-their-own-misfortune>, consulté le 7 mai 2018

³⁰ <https://comleon.wordpress.com/2013/04/01/plaidoyer-pour-la-valorisation-de-la-traduction-technique/>, consulté le 7 mai 2018.

³¹ De 2009 à 2012.

« La traduction technique est la plus mal connue et la plus mal jugée des disciplines de la traduction. Peut-être parce qu'elle est la plus récente. Peut-être parce qu'elle demande souvent de s'écarter des principes fondamentaux du transfert linguistique et de la rédaction, donc de ce qu'on apprend à l'école. Peut-être aussi parce qu'il existe chez l'intellectuel – ce qu'est incontestablement le traducteur – une propension à mésestimer le technicien, le « manuel ». (Abraham, 2013)

Ce point de vue apporte un argument supplémentaire qui pourrait expliquer la rareté des langagiers spécialisés dans les domaines techniques. Si certains d'entre eux s'en tiennent loin par crainte de ne pas comprendre les notions spécialisées sous-jacentes, d'autres pourraient regarder de haut ce qu'ils considèrent appartenir au jargon d'atelier.

« Cette ignorance a donné naissance à des clichés dont la ténacité ne cesse de m'étonner. On pense que ce type de traduction est facile parce que les énoncés ont l'air simples. Qu'il suffit d'un bon dictionnaire spécialisé et le tour est joué!

Même si elle n'est pas aussi prestigieuse que la traduction littéraire, la traduction technique peut présenter de véritables casse-tête qui exigent du traducteur un pur talent « d'artiste »! » (Abraham, 2013)

Qu'elle soit vue comme une activité de vulgarisation pour ouvriers ou comme un art, la traduction technique reste essentielle à l'activité économique de toute société puisqu'il s'agit d'un mode de transmission du savoir. Au Québec, les entreprises sont tenues de produire leur documentation en français, qu'il s'agisse de manuels d'utilisation et d'entretien de machines ou d'appareils, de fiches signalétiques, de rapports d'ingénierie, d'appels d'offres, de plans et devis ou d'instructions de travail. Malheureusement, dans une tentative d'économie de coûts, les entreprises ne confient pas toujours cette tâche de traduction à des professionnels. Or, cette économie risque de fondre comme neige au soleil lorsqu'il faudra reprendre à l'interne un travail de mauvaise qualité exécuté par des personnes non qualifiées.

Dans son article intitulé *La traduction spécialisée à l'ère des nouvelles technologies : quel effet sur le texte de spécialité?*, Mathieu Leblanc aborde la question du rôle social de la traduction au Canada, dans la combinaison de langues anglais-français, au terme d'une étude menée auprès de traducteurs professionnels dans trois milieux de travail distincts au Nouveau-Brunswick. Les extraits suivants, tirés de sa conclusion, résument bien ses constats.

« Dans l'ensemble, les traducteurs, très sensibles aux aspects culturels de la traduction, insistent sur le rôle éminemment sociolinguistique de cette activité en situation de langue minoritaire, en l'occurrence la francophonie canadienne. Les nombreuses remarques et inquiétudes formulées à cet égard témoignent, elles aussi, d'une conscience aiguë de la place de l'anglais dans la société canadienne, d'une part, et du rôle de la traduction dans l'aménagement du français, d'autre part. Sans nier que le respect des délais et la vitesse d'exécution sont des contraintes avec lesquelles tous les traducteurs doivent composer, les participants à notre étude sont néanmoins d'avis que, trop « encadrés » et trop astreints aux outils d'aide à la traduction, les traducteurs ne sont plus à même de se consacrer à l'essentiel de leur travail, à exercer leur « sensibilité interculturelle » (Katan, 2004 : 168-168; cité dans Scarpa, 2010 : 111), et voient de ce fait leur rôle réduit à celui de simples « transcodeurs » dont le travail est au bout du compte peu valorisé. » (Leblanc, 2016, p. 91)

Cette citation illustre bien le paradoxe entre la reconnaissance qui devrait revenir aux traducteurs professionnels pour leur rôle sociolinguistique et les contraintes qui leur sont imposées, non seulement quant au respect des échéances, mais aussi quant à l'utilisation obligatoire des outils d'aide à la traduction, activité qu'ils estiment dévalorisante au point de se sentir comme des « transcodeurs ».

« Ces questions, fort complexes, en appellent bien d'autres. Notre étude, qui se limite à trois milieux de travail canadiens, ne se veut bien évidemment pas exhaustive; néanmoins, il y a fort à parier que ce que nous avons observé dans ces milieux, notamment par rapport à l'effet des technologies sur les pratiques et sur le produit, s'observe aussi dans d'autres milieux et dans d'autres contextes. Il est donc impératif que les traductologues se penchent sur les transformations qui ont marqué le paysage de la traduction spécialisée ces dernières années et qu'ils tentent d'en mesurer les effets tant sur les textes de spécialité que sur la profession de traducteur spécialisé. Et surtout, il faut éviter que la traduction spécialisée demeure le parent pauvre de la traductologie. » (Leblanc, 2016, p. 91)

L'auteur invite les traductologues à étudier l'effet des technologies langagières sur la traduction spécialisée pour accroître l'attention accordée à ce volet de la profession. Comme nous le verrons en 4.1, la traduction spécialisée en général et la traduction technique en particulier restent des domaines sous-exploités par la recherche en traductologie.

L'article de Mathieu Leblanc vient enrichir notre argumentaire à propos de la pertinence pour les traducteurs professionnels de se démarquer sur le marché, non seulement par rapport aux outils qui menacent de leur ravir du travail pour ultimement les remplacer, mais par rapport à leurs concurrents, en sélectionnant un domaine de spécialité. C'est de cette sélection dont il sera question à la section suivante.

1.4 Sélection d'un domaine de spécialité

La nécessité d'acquérir une spécialisation pour se ménager une place sur le marché haut de gamme, tel qu'il a été défini à la section 1, et éviter de se condamner à la post-édition ne fait aucun doute. D'ailleurs, les universités l'ont bien compris, comme en témoigne l'offre de cours de traduction spécialisée que peuvent suivre les étudiants pendant leur formation. La teneur de l'offre de cours, qui varie d'une institution à l'autre, est explorée en détail à la section 3.3. Toutefois, ces cours ne sont évidemment qu'un survol du domaine, car on ne saurait devenir expert de quelque discipline que ce soit en 45 heures de classe. Ainsi, les étudiants doivent acquérir une double formation, qu'il leur faudra consolider par l'expérience. Si la formation universitaire fournit les outils de base aux traducteurs débutants, seule l'expérience en milieu encadré leur permettra de développer des compétences qu'ils perfectionneront ensuite durant toute leur carrière.

Souvent, les traducteurs spécialisés auront suivi une formation en traduction ainsi qu'une formation dans un domaine particulier. Pour certains, il s'agira d'un changement de carrière, comme l'ingénieur qui effectue des études en traduction pour devenir traducteur technique. Parallèlement, d'autres auront plutôt opté pour une spécialisation après leur formation en traduction, en suivant des cours propres au domaine cible ou en travaillant auprès de mentors. Quel que soit le parcours choisi, la nécessité d'une double formation jumelée à une expérience pertinente demeure.

Pourquoi choisir la traduction technique comme domaine de spécialité? D'abord parce que le domaine technique est en constante évolution et que la demande est bien réelle. Précisons que la traduction technique est l'une des branches de la traduction spécialisée, c'est-à-dire axée sur un domaine de spécialité comme la médecine, le droit, la finance, etc. Elle s'intéresse à la

dimension pratique des sciences et techniques. Ces notions seront définies plus en détail à la section 3.1.3.

Dans son ouvrage *Traduire pour l'aviation civile et militaire*, André Sénécal tente d'expliquer la rareté des traducteurs dits techniques.

« Les traducteurs techniques sont moins nombreux que leurs confrères généralistes. Cette situation s'explique par la prépondérance des textes généraux, administratifs et institutionnels et par le fait que devoir acquérir des connaissances scientifiques, techniques, médicales ou juridiques, pour n'en nommer que quelques-unes, peut sembler rébarbatif à plus d'un traducteur débutant. Tout frais émoulu de l'université, ce dernier concentre toute son énergie à perfectionner son habileté à traduire. On peut comprendre qu'il hésite à courir deux lièvres à la fois et qu'il ne veuille pas ajouter l'apprentissage d'une spécialité exigeante à sa période de compagnonnage. » (Sénécal, 2012, p. 3)

Selon l'auteur, cette rareté peut donc s'expliquer par l'ampleur de la tâche, d'une part, et par le manque d'intérêt, d'autre part, comme on peut le lire dans les lignes ci-après.

« Des questions d'affinités entrent aussi en jeu : les techniques n'intéressent pas tout le monde. Leur caractère souvent ardu, les notions scientifiques qui les sous-tendent et qu'il faut acquérir et, pour certains, leur « statut » par rapport à d'autres secteurs apparemment plus « prestigieux », peuvent détourner les débutants de cette voie. Enfin, la nécessité de se tenir constamment au courant des progrès dans son domaine de spécialité en fera réfléchir plus d'un. Surtout que cette nécessité s'impose pendant toute la carrière du traducteur. » (Sénécal, 2012, p. 3)

Ceux et celles qui auront choisi le domaine technique, malgré les difficultés qu'un tel choix peut comporter, pourraient bénéficier d'un avantage concurrentiel important. Il semble raisonnable de croire qu'en répondant à un besoin dans une niche sous-exploitée du marché, les traducteurs techniques augmentent leur probabilité d'obtenir des revenus supérieurs à ceux des traducteurs généralistes pour un volume de travail égal, les tarifs étant généralement plus élevés pour des textes techniques que pour des textes de nature générale. Cependant, nos universités sont-elles en mesure de former des traducteurs dans ce domaine de spécialité? Est-ce là leur mandat?

Comme nous le verrons en 2.1, les programmes de baccalauréat et de certificat sont axés sur l'initiation à la traduction, car les étudiants doivent d'abord et avant tout apprendre à traduire. Les divers cours de traduction spécialisée, généralement offerts en milieu ou en fin de parcours, servent surtout à donner aux étudiants et aux étudiantes un aperçu de quelques domaines de spécialité afin qu'ils découvrent leurs aptitudes et leurs champs d'intérêt. Bien qu'ils ne soient pas systématiquement offerts dans tous les programmes de traduction, les stages en milieu de travail donnent une occasion de toucher à un éventail élargi de domaines et de voir à quoi peuvent ressembler les mandats de traduction dans un contexte professionnel concret. Le choix d'un ou de plusieurs domaines de spécialité, même s'il ne vient pas pendant la formation générale en traduction, c'est-à-dire au cours du baccalauréat, marque un jalon important dans le parcours des traducteurs professionnels, d'autant plus que, dans le contexte actuel, les traducteurs généralistes pourraient être les premiers à se voir remplacés par les systèmes de traduction automatique.

La Figure 1 vue en 1.1.1 illustre bien la rareté des membres de l'OTTIAQ qui comptent parmi leurs domaines de spécialité l'ingénierie et la mécanique. Or, les mandats dans ces domaines se négocient à des tarifs plus élevés que les mandats de nature générale, comme nous l'avons mentionné précédemment. C'est évidemment le cas de bon nombre de domaines de spécialité, comme la finance ou le droit, mais dans le domaine technique, on pourrait penser que les traducteurs professionnels subissent une concurrence moins féroce puisqu'ils sont moins nombreux. Nous ne disposons toutefois pas de données en quantité suffisante relatives à la demande dans ce domaine précis pour fonder notre affirmation. Quoiqu'il en soit, ils s'en tireront d'autant mieux s'ils parviennent à se créer un réseau de collaborateurs généralistes et spécialistes de divers domaines avec qui ils pourront échanger des mandats. Une telle collaboration a le double avantage d'apporter de l'eau au moulin en période creuse et d'avoir des noms à donner aux clients lorsque la demande dépasse les limites du traducteur en termes de capacité ou de compétence. Bref, si rien n'est garanti à l'issue d'un parcours universitaire, on peut raisonnablement croire qu'une carrière en traduction technique reposant sur l'amélioration continue reste une excellente option pour déjouer les sombres pronostics associés à la traduction automatique.

2. Problématique

Maintenant que nous avons justifié la pertinence de choisir un domaine de spécialité pour se distinguer sur le marché actuel (et futur) de la traduction, nous pouvons aborder la question du processus qui mène au statut de traducteur spécialisé. Nous avons évoqué précédemment la notion de double formation, qui comporte l'acquisition de connaissances et de compétences relatives au transfert linguistique, d'une part, et l'assimilation de notions propres au domaine en question en passant par l'apprentissage d'une langue de spécialité, d'autre part.

Nous avons pu le constater dans le cadre de notre pratique, bon nombre de traducteurs techniques sont en fait des experts en la matière (ingénieurs ou autres travailleurs spécialisés) qui, dans le cadre d'une réorientation de carrière, suivent une formation en traduction (généralement un baccalauréat ou une maîtrise professionnelle). Ils peuvent ensuite traduire des textes dans un domaine qu'ils connaissent déjà bien, souvent pour un ancien employeur ou pour des clients issus du vaste réseau de connaissances qu'ils auront établi leur carrière durant. Qu'en est-il des étudiants en traduction qui n'ont pas encore d'expérience professionnelle?

2.1 Formation axée sur l'initiation à la traduction

Comme le mentionne si bien Geneviève Mareschal dans son article intitulé *L'enseignement de la traduction au Canada* paru dans la revue *Meta* en 2005, « les baccalauréats spécialisés présentent les mêmes composantes dans des proportions qui peuvent évidemment varier, et ont tous pour objectif de former de bons traducteurs généralistes ». Selon elle, la spécialisation aurait plutôt lieu au deuxième cycle, où des étudiants provenant d'autres disciplines effectuent une maîtrise professionnelle pour travailler dans un domaine de spécialité donné. Le contenu des programmes de premier cycle viserait l'acquisition de compétences linguistiques, traductionnelles, rédactionnelles, théoriques, informatiques, de recherche et thématiques. C'est dans cette dernière catégorie qu'elle classe les cours de traduction spécialisée.

Nous explorerons plus en détail la structure des divers programmes de traduction anglais-français des universités francophones du Québec et du Canada ainsi que des universités anglophones montréalaises McGill et Concordia à la section 3.3, mais examinons d'abord l'offre

de cours de traduction spécialisée à l'Université de Montréal, à l'Université du Québec à Trois-Rivières, à l'Université Laval, à l'Université du Québec en Outaouais, à l'Université de Sherbrooke, à la TELUQ, à l'université McGill, à l'université Concordia, à l'Université de Saint-Boniface, à l'Université de Moncton et à l'Université d'Ottawa.

La structure du baccalauréat en traduction de l'Université de Montréal (UdeM) telle qu'elle est affichée sur le site Web de l'établissement³² comporte un segment consacré à la traduction spécialisée, dans lequel les étudiants doivent choisir cinq à six cours dans au moins deux des cinq blocs offerts (A – Filière scientifique et technique, B – Filière juridique, C – Filière biomédicale et pharmaceutique, D – Filière commerciale, économique et administrative et E – Filière littéraire et multimodale). Étant donné que le baccalauréat compte trente cours, la proportion de cours de traduction spécialisée représente environ 16 % de la formation. L'exigence de puiser ces cours dans plus d'un bloc vient diluer davantage la spécialisation qu'il est possible d'acquérir au premier cycle. On peut donc conclure que cette formation est effectivement axée sur l'initiation à la traduction spécialisée.

Pour prendre un autre exemple, le baccalauréat en traduction de l'UQTR comporte trois profils distincts, dont un cheminement thématique, où les étudiants suivent quatre cours thématiques liés à l'un des quatorze domaines proposés (1 – Agriculture et environnement, 2 – Arts et littérature, 3 – Droit, 4 – Économie et finances, 5 – Éducation, 6 – Gestion et administration, 7 – Informatique, 8 – Politique, 9 – Sciences pures (mathématiques, statistiques), 10 – Sciences de la santé, 11 – Sciences humaines, 12 – Sport et activité physique, 13 – Technologie (génies, transports, architecture) et 14 – Tourisme et loisir)³³. Quel que soit le domaine choisi, les étudiants inscrits au cheminement thématique suivent tous un certain nombre de cours spécialisés dans le cadre de leur tronc commun (droit des affaires, introduction à la médecine humaine, initiation à la langue et au domaine technique, traduction juridique, traduction médicale et paramédicale, traduction technique, traduction économique et financière et traduction audiovisuelle). Ainsi, un étudiant qui choisit le domaine technologique suivra 6 cours dans sa spécialisation (le cours d'initiation à la langue et au domaine technique et le

³² <https://admission.umontreal.ca/programmes/baccalaureat-en-traduction/structure-du-programme/>, page consultée le 5 octobre 2018

³³ <https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/fro/grille/77812016303.pdf>, page consultée le 5 octobre 2018

cours de traduction technique du tronc commun en plus des 4 cours thématiques du domaine technologique). La proportion de cours spécialisés à l'UQTR est donc la même qu'à l'UdeM, quoiqu'un peu moins diluée, à condition de choisir le domaine du droit, des sciences de la santé ou de la technologie (qui inclut la traduction technique).

À l'Université Laval, après avoir suivi les 14 cours du tronc commun, les étudiants doivent choisir 7 cours dans une liste de 19 cours de spécialisation et de formation complémentaire. Parmi les cours de traduction spécialisée, on compte la traduction technique, la traduction commerciale, la traduction juridique, la traduction littéraire, la traduction médicale et pharmaceutique, la traduction économique et financière, la traduction scientifique, l'adaptation audiovisuelle et la traduction administrative³⁴. Puisque cette institution n'offre pas de cheminement thématique, on pourrait penser qu'il s'agit d'un programme encore plus général que ceux qui sont offerts à l'UdeM et à l'UQTR.

À l'Université du Québec en Outaouais (UQO), outre le certificat d'initiation à la traduction professionnelle, les programmes offerts sont un baccalauréat en traduction et en rédaction et un baccalauréat avec majeure en traduction professionnelle. Les cours de traduction spécialisée incluent la traduction administrative et commerciale, la traduction technique et scientifique ainsi que trois cours d'initiation à la traduction littéraire, à la traduction juridique et à la traduction multimédia³⁵.

À l'Université de Sherbrooke, dans le programme de baccalauréat en traduction professionnelle, l'offre de cours de traduction spécialisée comprend la traduction littéraire, la traduction administrative, la traduction scientifique et technique, la traduction en sciences humaines et sociales, la traduction journalistique, la traduction publicitaire, et enfin, le doublage et l'adaptation au cinéma³⁶.

³⁴ Source : <https://www.ulaval.ca/les-etudes/programmes/repertoire/details/baccalaureat-en-traduction-ba.html#description-officielle&structure-programme>, page consultée le 4 octobre 2018

³⁵ Source : <http://etudier.uqo.ca/programmes/7101>, page consultée le 5 octobre 2018

³⁶ Source : <https://www.usherbrooke.ca/admission/programme/256/baccalaureat-en-traduction-professionnelle/>, page consultée le 5 octobre 2018

La TELUQ n'offre aucun cours de traduction spécialisée (seulement un cours de rédaction scientifique et technique).

L'Université McGill offre un cours de traduction littéraire et un cours intitulé « Traduction spécialisée », qui a pour objectif de « faciliter la compréhension de textes portant sur les différentes disciplines ou faisant intervenir les notions propres à celles-ci³⁷ ». Un cours portant le même titre est offert au deuxième cycle, mais la description du cours indique qu'il s'agit d'un survol de quelques domaines de spécialité³⁸.

L'Université Concordia offre sept cours de traduction spécialisée : traduction littéraire, traduction littéraire avancée, traduction économique, traduction scientifique et technique, traduction commerciale et juridique, adaptation publicitaire et initiation au sous-titrage.

L'Université de Saint-Boniface, au Manitoba, offre les cours de traduction spécialisée suivants : adaptation publicitaire, traduction biomédicale et pharmaceutique, traduction en sciences sociales, traduction juridique, traduction littéraire, traduction scientifique et technique, traduction commerciale et économique et traduction spécialisée.

L'Université de Moncton, au Nouveau-Brunswick, offre des cours de traduction administrative, de traduction économique, de traduction technique, de traduction spécialisée avancée, de traduction commerciale et de traduction littéraire.

Enfin, l'Université d'Ottawa, en Ontario, offre des cours de traduction technique de l'anglais vers le français I et II, de traduction spécialisée de l'anglais vers le français I et II, de traduction parajuridique, d'initiation au sous-titrage, d'initiation à l'interprétation et de traduction et littérature.

On l'a dit précédemment, les cours de traduction spécialisée ne fournissent qu'un survol d'une discipline donnée. En rédigeant son ouvrage *La traduction technique : principes et pratique*, Claude Bédard souhaitait combler un vide qu'il définit d'emblée dans l'Avant-propos.

« L'enseignement universitaire de la traduction technique en reste presque toujours, faute de temps, à l'ABC du sujet. L'inconvénient de cette situation, c'est qu'on ne présente que rarement à l'étudiant (déjà

³⁷ Source : <https://www.mcgill.ca/study/2018-2019/courses/fren-494>, page consultée le 23 décembre 2018

³⁸ Source : <https://mcgill.ca/study/2018-2019/courses/ctr-511>, page consultée le 23 décembre 2018.

débordé par les multiples difficultés auxquelles il est confronté simultanément) une vision intégrée des différents aspects de la traduction technique – quitte à ce que l’approfondissement vienne plus tard, lorsque l’apprenti traducteur aura acquis un certain « vécu » professionnel. »
(Bédard, 1986, p. 1)

Le problème de la double formation demeure entier. Si l’étudiant acquiert certaines notions spécialisées pendant son baccalauréat en traduction, il devra quand même poursuivre sa formation dans la discipline, à moins que ce ne soit déjà fait (comme ce serait le cas d’un expert qui devient traducteur dans le cadre d’une réorientation de carrière).

2.2 Objectifs de l’étude

Comme nous l’avons mentionné en introduction, la présente étude vise à dresser le portrait de la situation de l’enseignement de la traduction technique anglais-français dans les universités francophones du Québec et du Canada et dans les deux universités anglophones de Montréal. Pour ce faire, nous avons longuement décrit l’état du marché de la traduction dans la section Mise en contexte en parlant de la traduction automatique, de l’effet de l’intelligence artificielle sur les traducteurs professionnels et de la valeur sociale de la profession. Nous avons également insisté sur l’importance pour les traducteurs professionnels de choisir un domaine de spécialité pour se démarquer.

Nous avons vu ci-dessus que les programmes de baccalauréat (et à plus forte raison les certificats) en traduction sont axés sur l’initiation, c’est-à-dire qu’ils ne sont pas conçus pour former des traducteurs spécialisés. Cette situation doit-elle changer? Nous n’irons pas jusqu’à répondre à cette question. Pour le moment, nous tenterons simplement de décrire la situation actuelle et de lancer des pistes de réflexion.

Nous voulons savoir quelle place la traduction technique occupe dans les programmes universitaires, comment elle est enseignée et quels manuels pédagogiques sont utilisés. Enfin, nous nous pencherons sur la recherche universitaire en traduction technique depuis l’an 2000. La façon de procéder est définie dans le prochain chapitre.

3. Méthodologie

Le présent chapitre comporte trois volets : la définition des concepts, la constitution, la lecture et l'analyse d'un corpus d'étude, puis l'exploration des programmes de traduction offerts par les universités francophones au Québec et au Canada ainsi que par les universités anglophones montréalaises McGill et Concordia.

3.1 Définition des concepts

Pour mener à bien cette étude, il nous a paru essentiel de définir certains concepts de base liés d'une part à la dimension pédagogique (pédagogie, enseignement et didactique) et d'autre part à la dimension traductionnelle (traduction spécialisée, scientifique et technique) du projet, en passant par les notions de traduction pragmatique et de langue de spécialité. Ces dimensions se rejoignent lorsqu'il s'agit de définir les méthodes d'enseignement de la traduction technique.

3.1.1 Didactique, enseignement et pédagogie

Il importe d'établir une distinction entre didactique, enseignement et pédagogie, en observant d'abord leur définition générale. Dans le *Dictionnaire actuel de l'éducation* de Renald Legendre, on trouve les définitions suivantes.

Didactique : **1.** Discipline éducationnelle dont l'objet est la synthèse des composantes et des relations SOMA³⁹ au sein d'une situation pédagogique. Discipline éducationnelle dont l'objet est la planification, le contrôle et la régulation de la situation pédagogique. **2.** Discipline éducationnelle appliquée qui consiste à élaborer, expérimenter, évaluer et assurer la rétroaction continue d'un agencement d'objectifs et de stratégies pédagogiques devant permettre à des sous-groupes de sujets d'atteindre les buts d'un système éducatif.

Enseignement : **1.** Institution, secteur où se déroulent les activités et les interventions précédentes. **2.** Ordre d'études. **3.** Ensemble de cours prescrits dans

³⁹ SOMA : sujet, objet, milieu et agent.

un programme d'études. **4.** Ensemble des objectifs faisant l'objet des actes de communication précédents. **5.** Ensemble des objectifs atteints par le sujet résultant des actes de communication de l'agent. **6.** Éducation en général. **7.** Profession de la personne qui transmet ou suscite de nouvelles acquisitions chez d'autres personnes; métier qui s'apprend et qui peut être défini comme un ensemble de techniques à maîtriser, de savoir-faire à acquérir, tout cela pouvant être programmé sous forme d'objectifs prédéterminés. Copie (1979); profession de celui qui enseigne. O.L.F. (1998). **8.** Processus de communication en vue de susciter l'apprentissage; ensemble des actes de communication et de prises de décision mis en œuvre intentionnellement par une personne ou un groupe de personnes qui interagissent en tant qu'agent dans une situation pédagogique. **9.** Activités assumées par le personnel enseignant auprès de l'élève dans le but de contribuer à la réalisation des objectifs de l'éducation scolaire tels qu'ils sont définis dans les programmes d'études. MEQ (1981); activité visant à transmettre des connaissances théoriques ou pratiques, à développer ou à faire acquérir des capacités ou habiletés, ou à développer des aptitudes. O.L.F. (1998); ensemble d'actions d'assistance, coordonnées par l'agent, dans le but de susciter l'atteinte d'objectifs. Legendre, R. (1983).

Pédagogie : **1.** Discipline éducationnelle normative dont l'objet concerne les interventions de l'enseignant dans des situations pédagogiques réelles. **2.** Art et science de l'éducation des enfants. **3.** Art d'enseigner ou méthodes d'enseignement propres à une discipline, à une matière, à un ordre d'enseignement, à un établissement d'enseignement ou à une philosophie de l'éducation. O.L.F. (1998). Discipline éducationnelle qui élabore des théories, des modèles et des principes concernant la dynamique et l'harmonisation de la situation pédagogique. Sauvé, L. (1992) Discours d'ordre qui organise la façon de faire la classe sous tous ses aspects; discours qui codifie les savoirs propres à l'enseignant dans l'exercice de son métier et qui en structure la pratique pédagogique. Gauthier, C. et Tardif, M. (1996). **4.** Codification de certains savoirs propres à l'enseignant, c'est-à-dire un ensemble de règles, de conseils

méthodiques à ne pas confondre avec les contenus à enseigner, et qui sont formulés à l'intention du maître afin de l'aider à enseigner à l'élève pour que ce dernier apprenne plus, plus vite et mieux. Gauthier, C. dans Gauthier, C. et Tardif, M. (1996).

Nous retiendrons de ces définitions que la didactique est la discipline éducationnelle dont l'objet est la planification, le contrôle et la régulation de la situation pédagogique, tandis que la pédagogie est la discipline éducationnelle normative dont l'objet concerne les interventions de l'enseignant dans des situations pédagogiques réelles. Selon notre compréhension de ces deux concepts, la didactique s'intéresse à la planification de ce qui doit avoir lieu dans les situations pédagogiques alors que la pédagogie étudie ce qui se passe réellement dans la situation pédagogique. Entre les deux se trouve l'enseignement, c'est-à-dire le processus communicationnel visant un objectif d'apprentissage ou la transmission des connaissances.

Les deux citations qui suivent, tirées du site Web de la Société pour l'apprentissage à vie (SAVIE), un centre de recherche basé à Québec, apportent une autre interprétation de ces notions.

*« La **didactique** s'intéresse aux questions touchant l'acte d'**enseigner** qui relève des disciplines et se distingue par sa nature épistémologique (nature des connaissances à enseigner) alors que la **pédagogie** renvoie à la conduite d'une classe, c'est-à-dire aux aspects éducatifs et relationnels qui seraient déterminants pour la progression de l'apprentissage et de l'apprenant. »*

*« Par analogie, on peut dire que la **pédagogie** (côté apprentissage) et la **didactique** (côté enseignement) sont les deux faces d'une même pièce de monnaie. Elles ne s'opposent pas, mais sont complémentaires d'une même réalité : l'éducation. » (Develay, 1996)*

On peut comprendre de ces citations que la pédagogie concerne le processus d'apprentissage et que la didactique étudie l'acte d'enseigner et la matière à enseigner. Toutefois, cette interprétation semble occulter la dimension scientifique de la pédagogie sur le plan de l'élaboration des méthodes d'enseignement et des théories pédagogiques. Nous sommes d'avis que la pédagogie et la didactique sont complémentaires, mais selon les définitions de Legendre, la didactique joue un rôle de contrôle et de régulation essentiel au perfectionnement

de la pédagogie. Les deux sources se rejoignent toutefois dans leur définition de l'enseignement, qui porte sur le processus de transmission des connaissances.

Quand il s'agit de pédagogie de la traduction, au sens où nous l'entendons ici, il est question de l'enseignement du processus de transfert linguistique et non pas de l'utilisation de la traduction dans l'apprentissage de langues étrangères, une autre distinction à prendre en considération.

« Dans la pédagogie de la traduction, on part de la connaissance des langues qui interviennent dans la traduction afin de commencer une activité de transfert, l'apprentissage de la traduction étant une fin en soi. » (Arroyo, 2008, p. 84)

Dans le même ordre d'idées, dans la pédagogie de la traduction spécialisée en général et technique en particulier, les apprenants doivent non seulement maîtriser les langues de la combinaison choisie, mais aussi avoir une certaine connaissance du processus de transfert linguistique. C'est pourquoi les cours de traduction spécialisée sont généralement prévus après la première année du baccalauréat. Il faut ensuite fournir un enseignement en langue de spécialité jumelé à l'apprentissage des principales notions du domaine en question (voir la section 3.1.4).

3.1.2 Texte pragmatique et langue de spécialité

Dans le glossaire de son ouvrage phare *La traduction raisonnée*, Jean Delisle fournit les définitions suivantes des notions de texte pragmatique et de langue de spécialité.

Texte pragmatique : Type d'écrits servant essentiellement à transmettre une information relevant d'un champ d'expérience particulier et dont l'aspect esthétique n'est pas l'aspect dominant. Note : Par leur nature et leur fonction, ces textes se distinguent des œuvres littéraires (roman, nouvelle, poème) et des écrits généraux de composition libre (biographies, chroniques, mémoires). Habituellement rédigés en fonction de leurs destinataires et dans une langue de spécialité, ils tendent à la plus grande efficacité et à la meilleure communication possible et ont souvent une application immédiate et relativement éphémère. Cette catégorie de textes représente environ 90 % du volume de traduction dans le

monde. Ex. « (Domaines) Textes publicitaires, techniques, scientifiques, journalistiques; (Genres) Rapports, procès-verbaux, lettres d'affaires, circulaires, actes administratifs ou législatifs, notices d'entretien, directives. » (Delisle, 1993, p. 47)

Langue de spécialité : Expression générique désignant certaines spécialisations fonctionnelles du langage qui impliquent la transmission d'une information relevant d'un champ d'expérience particulier. Cette définition englobe les langues *scientifiques* (physique, biologie), *techniques* (électrotechnique, plastiques), *professionnelles* (droit, architecture), des *métiers* (boucherie, menuiserie) et celles qui rendent compte des activités de la *vie en société* (loisirs, syndicalisme, politique, sports). Les langues de spécialité se distinguent de la langue courante en donnant aux mots usuels des acceptions particulières et en privilégiant certaines tournures (passives, impersonnelles, nominalisées, etc.) (Delisle, 1993, p. 35)

Ces notions étant fondamentales pour notre travail de recherche, nous avons jugé bon de les inclure ici. En effet, il importe de distinguer la traduction pragmatique de la traduction littéraire, comme nous l'avons évoqué dans la première partie du présent mémoire. Quant à la langue de spécialité, elle constitue un élément essentiel des cours préparatoires à suivre avant les cours de traduction spécialisée.

3.1.3 Traduction spécialisée, scientifique et technique

Qu'entend-on par « traduction spécialisée », « traduction technique » et « traduction scientifique »? Cette question est centrale à notre problématique. Au sein de la profession, la traduction spécialisée est généralement reconnue comme la traduction de textes issus d'un domaine de spécialité, qu'il s'agisse du domaine financier, juridique, pharmaceutique, médical, informatique, scientifique ou technique, par exemple. Dans nos recherches bibliographiques, nous avons constaté que ces deux derniers domaines sont souvent confondus ou considérés comme un seul, mais il importe de les distinguer. On dira d'un texte qu'il est scientifique lorsque son contenu est spécialisé et orienté vers le savoir, comme un traité théorique, tandis qu'un texte est considéré comme technique lorsque son propos est orienté vers l'action, la pratique, comme des instructions de travail, un manuel d'entretien, etc. Dans son article sur l'adjectif technique,

Zafio recense trois sens attribués au terme « technique » : a) spécialisé, c'est-à-dire propre à un domaine; b) technologique; et c) scientifique (Zafio, 1996). Dans les ouvrages où l'expression « traduction technique » est employée par opposition à « traduction littéraire », c'est le sens « a » qui prévaut. Ainsi, l'ouvrage qu'Hélène Cajolet-Laganière a produit avec Pierre Collinge et Gérard Laganière portait initialement le titre de *Rédaction technique* (1983), même s'il traitait en fait de la rédaction de textes administratifs. L'adjectif technique était alors utilisé au sens de non littéraire. Dans la troisième édition de l'ouvrage, parue en 1997, le titre est devenu *Rédaction technique, administrative et scientifique*. Le chapitre 2, consacré à la rédaction technique, porte sur la norme, le code, le cahier des charges et les devis, la spécification technique, le manuel d'utilisation et d'entretien ou manuel d'exploitation, la fiche d'instruction d'assemblage et d'entretien, la procédure, la manuel d'assurance qualité, etc. Nous considérons que ce chapitre concerne la rédaction « technique » au sens « b » susmentionné (technologique ou industriel). Dans ce même ouvrage, le chapitre 4, intitulé *La rédaction scientifique* traite de l'article scientifique, de l'article de vulgarisation, du projet de recherche, de la demande de subvention (également de nature administrative), de l'exposé, de la communication orale, etc. Nous sommes d'accord avec cette classification qui établit une distinction claire entre technique et scientifique. On retrouve aussi le sens « c » de l'adjectif technique dans des expressions comme « le vocabulaire technique de la théologie » (Maingueneau, 1990, p. 32)⁴⁰, par exemple. À noter toutefois que cette expression a aussi le sens « a » (association à un domaine). Nous ne reprendrons pas ici toute l'analyse de Zafio, mais, pour les besoins du présent mémoire, il convient d'utiliser l'adjectif pragmatique, tel que le définit Jean Delisle (voir la section 3.1.2) au lieu de technique quand il s'agit d'établir une distinction avec les textes littéraires.

Dans la vaste catégorie de la traduction spécialisée, aucune cloison étanche ne sépare les divers domaines. Par exemple, un texte sur l'installation d'une endoprothèse (communément désignée par le terme anglais *stent*) relève à la fois du domaine médical et du domaine technique (alors qu'un traité de cardiologie est un texte scientifique, pour revenir sur la distinction établie au paragraphe précédent entre les adjectifs « technique » et « scientifique »). Il n'existe pas non plus de catégorisation officielle des domaines de spécialité. Par exemple, l'OTTIAQ permet à

⁴⁰ MAINGUENEAU, D. (1990). *L'analyse du discours. Introduction aux lectures d'archives*. Paris : Hachette

ses membres de s’inscrire dans un maximum de 10 domaines de spécialité, comme nous l’avons mentionné précédemment, parmi une liste de 23 catégories, dont certaines peuvent contenir une dizaine de sous-catégories.⁴¹ Le tableau qui suit comprend la liste des catégories et sous-catégories des domaines de spécialité selon la classification de l’OTTIAQ.

Catégorie	Sous-catégorie
Arts	Arts de la scène, arts, danse, musique, théâtre et autres arts
Communication	Audiovisuel, cinéma, journalisme, marketing et publicité, relations publiques, télévision et vidéo
Droit	s.o.
Économie	Assurance, commerce, contrats commerciaux, développement, économie internationale et mondiale, gestion commerciale, gestion et économie et immobilier
Environnement	Gestion des déchets
Finances	Banque, bourse, comptabilité, fiscalité et vérification
Gestion	Gestion financière, gestion d’entreprises et gestion des ressources humaines
Industries et techniques	Agriculture et alimentation, architecture, armement, bâtiment et travaux publics, électronique, électrotechnique, énergie, pâtes et papiers et urbanisme
Industries chimiques et pétrolières	s.o.
Informatique	Bureautique, commerce électronique, jeux, localisation, logiciels, manuels informatiques, matériel et sites Web
Ingénierie	s.o.
Littérature	Essais, fiction et poésie
Mécanique	s.o.
Métaux et minéraux	s.o.
Santé et sécurité	s.o.
Télécommunications	s.o.
Textile	s.o.
Transports	Aéronautique, automobile, chemins de fer, navigation et espace
Sciences humaines et sociales	Anthropologie, démographie, éducation, histoire, linguistique, philosophie, relations industrielles, religions, sciences politiques, sociologie et services communautaires
Sciences pures et appliquées	Chimie et biochimie et mathématiques
Sciences naturelles	Biologie, botanique, foresterie, géologie, géographie et zoologie
Sciences médicales et pharmacie	Biotechnologie, épidémiologie, médecine, médecines douces, médecine vétérinaire, pharmacologie, psychanalyse, psychologie, psychiatrie et soins de santé
Tourisme et loisirs	Hôtellerie et restauration, sports et tourisme

Tableau IV. Domaines de spécialité du répertoire des membres de l’OTTIAQ

⁴¹ Répertoire en ligne de l’OTTIAQ, <https://ottiaq.org/services-au-public-et-aux-entreprises/trouver-un-professionnel/> consulté le 8 mai 2018

À l'ATIO, on compte 28 domaines, dont la santé et les services sociaux, la gestion et l'administration, le commerce, les communications, l'éducation, les finances, l'environnement, l'économie, le droit, les affaires internationales, l'automobile, le tourisme, la littérature, le transport, etc. Fait intéressant, l'ATIO inclut une catégorie nommée traduction générale. Les domaines de spécialité ne sont pas systématiquement divisés en sous-domaines, et il existe une catégorie traduction technique.

En 2.1, nous avons énuméré les catégories utilisées dans les universités pour distinguer les divers domaines de spécialité. En comparant ces catégories entre elles et par rapport à la classification de l'OTTIAQ, on constate que l'appellation et la portée des champs d'étude et de pratique sont loin d'être faciles à définir. La classification de l'OTTIAQ, avec ses catégories et ses sous-catégories, est beaucoup plus pointue que l'offre de cours de traduction spécialisée des universités susmentionnées. Par exemple, pas moins de 20 catégories et sous-catégories de l'OTTIAQ correspondent à des champs qui pourraient faire l'objet d'un cours de traduction technique. À l'université, il est impossible de couvrir tous les domaines de spécialité dans lesquels les futurs traducteurs pourraient être amenés à évoluer sur le marché du travail. L'important est de fournir aux étudiants les outils et les stratégies dont ils auront besoin.

3.1.4 Méthodes d'enseignement de la traduction technique

Dans les programmes de traduction examinés⁴², les cours de traduction spécialisés viennent seulement en deuxième ou en troisième année. Ainsi, les étudiants auront eu l'occasion de suivre des cours de terminologie, de français (difficultés de la langue), de rédaction et d'initiation à la traduction générale avant de se familiariser avec les langues et les domaines de spécialité. Cette progression est logique et souhaitable, car on ne saurait trop insister sur l'importance pour les traducteurs professionnels de bien maîtriser la langue d'arrivée afin de se distinguer des autres locuteurs bilingues.

Après leur initiation à la traduction générale, les étudiants peuvent explorer divers domaines en suivant des cours de traduction spécialisée. Certaines institutions (comme l'UdeM et l'UQTR) offrent des cours préparatoires portant sur des notions propres à un domaine. Les

⁴² L'information sur les programmes de traduction vient des sites Web des universités.

étudiants doivent suivre ces cours, qui ne sont pas nécessairement obligatoires, mais fortement recommandés, avant de s'inscrire au cours de traduction dans le domaine en question. Par exemple, à l'UdeM, le cours de traduction médicale et pharmaceutique est souvent précédé du cours de langue et notions biomédicales. Le même principe s'applique dans quatre des cinq filières du programme (la cinquième filière – littéraire et multimodale – ne comporte aucun cours de langue et notions, mais elle s'écarte de la traduction pragmatique telle qu'on la retrouve dans les quatre autres filières). À l'UQTR, on trouve un cours d'initiation à la langue et au domaine technique, qui doit être suivi avant le cours de traduction technique.

Dans l'enseignement de la traduction technique, on recense diverses approches pédagogiques, dont l'approche orientée domaine et l'approche texte⁴³. L'approche orientée domaine consiste à former les étudiants à la langue de spécialité et aux notions de la discipline avant de leur soumettre des textes à traduire, tandis que l'approche texte consiste à confier aux étudiants un mandat de traduction en leur laissant effectuer, de manière ponctuelle, les recherches documentaires et terminologiques nécessaires pour le mandat en question. Toutefois, dans les deux cas, on aura préalablement délimité le sujet du cours afin de pouvoir l'approfondir. Par exemple, on peut choisir de circonscrire la traduction technique au sous-domaine de la mécanique ou de l'électrotechnique.

On peut trouver une telle dichotomie pédagogique dans d'autres secteurs, notamment dans l'enseignement, à des experts d'une discipline, d'une langue qui leur est étrangère. Ainsi, en langue de spécialité, l'approche orientée domaine serait principalement axée sur la terminologie du domaine, tandis que l'approche linguistique (que l'on pourrait comparer à l'approche texte dans l'enseignement de la traduction) reposerait sur un rattrapage linguistique (Charnock, 1999).

Ardent défenseur de l'approche orientée domaine, Jacques Lethuillier affirme que la formation à la traduction spécialisée doit reposer sur un enseignement des langues de spécialité faisant l'objet d'une sélection thématique.

« La sélection thématique ne vise pas seulement le choix logique, pour utiliser un qualificatif très global, des thèmes à retenir et à explorer. Il y

⁴³ Information obtenue dans le cadre d'une discussion avec Massiva Robert Zafio, l'un de nos deux directeurs de recherche, qui a travaillé avec Jacques Lethuillier à l'Université de Montréal.

a aussi un balisage à faire à l'intérieur des thèmes. Ce balisage interne est plus strict, les critères qui le fondent s'imposant avec plus de netteté. Plutôt que de sélection, on pourrait parler de centrage, même s'il s'agit toujours d'élaguer. L'important est de faire porter l'effort d'apprentissage principalement sur la partie centrale des systèmes notionnels (notions génériques et spécifiques prototypiques), sur la cooccurrence et sur ce que nous appelons les phénomènes de brouillage linguistique et interlinguistique (interférences des deux langues visées, de la langue générale et des langues de spécialité, polysémie et synonymie complexe, etc.). » (Lethuillier, 2003, p. 385-386)

Lors du 2^e congrès du Conseil des traducteurs et interprètes du Canada tenu à Montréal en 1990, Massiva Zafio a présenté un exposé sur la méthode référentielle, qui correspond à l'approche orientée domaine susmentionnée, par opposition à la méthode métalinguistique, qui correspond davantage à l'approche texte. Il s'agit en fait de deux méthodes (référentielle ou approche orientée domaine et métalinguistique ou approche texte) d'acquisition des langues de spécialité, que l'auteur définit ainsi dans sa communication.

« La méthode référentielle (approche orientée domaine)⁴⁴

Elle est, de par son nom, entièrement fondée sur le référent, c'est-à-dire sur le contenu. Je veux initier les étudiants à la langue de l'informatique, je leur donne un cours d'informatique. Le postulat pédagogique est, ici, très simple : qui assimile le contenu assimile, par le fait même, la langue qui le véhicule. Une des illustrations de cette méthode est l'ouvrage de Jacques Lethuillier, Initiation aux langues de spécialité : l'informatique⁴⁵. Au premier abord, il s'agit d'un ouvrage d'informatique. Cette impression est d'autant plus fondée qu'il semble que l'ouvrage est utilisé au département d'informatique de l'Université de Montréal au même titre qu'un autre sur le sujet. Mais ceci n'est qu'une impression de surface. Il s'agit d'un cours de langue technique qui prend le contenu comme prétexte. Autre illustration : l'ouvrage de Gilles Bélanger⁴⁶ sur les pâtes et papier. Même dessein, même méthode.

La méthode métalinguistique (approche texte)⁴⁷

Ce terme est, en fait, une dénomination a posteriori d'une démarche que nous avons créée intuitivement pour les besoins de l'enseignement. Nous disons « intuitivement » car nous ne nous étions

⁴⁴ Notre parenthèse.

⁴⁵ LETHUILLIER, Jacques. (1982). *Initiation aux langues de spécialité : informatique*, Montréal : Sodilis.

⁴⁶ BÉLANGER, Gilles. (1982). *Le papier : procédés et matériel*. Montréal : Linguatech.

⁴⁷ Notre parenthèse.

appuyé sur aucune démarche théorique préalablement pensée mais, plutôt, sur quelques vagues préceptes pédagogiques : explication et analyse de textes. » (Zafio, 1990, p. 276)

Selon l'auteur, la méthode métalinguistique (approche texte) et la méthode référentielle (approche orientée domaine) ont toutefois leurs limites respectives. La méthode métalinguistique « repose entièrement sur la créativité de l'enseignant, sur son intuition et sur sa capacité à extraire les faits pertinents des textes de référence et à les exploiter adéquatement. Mais il existe également une autre limitation, intrinsèque celle-là : cette méthode se prête bien aux domaines concrets où les notions peuvent être expliquées par des illustrations. » (Zafio, 1990, p. 280) On peut penser au domaine de la mécanique ou de l'hydraulique, par exemple, comme il est indiqué dans la citation à la page suivante. Quant à la méthode référentielle :

« ...elle est, à prime abord, hors de portée de tout professeur de langue traditionnel. Parce qu'elle présuppose une bonne connaissance du contenu. Il n'est, en effet, pas donné à tout le monde d'enseigner une matière technique. Cependant, un judicieux dosage de méthode référentielle alliée avec la méthode métalinguistique peut constituer une voie de salut. » (Zafio, 1990, p. 280)

C'est à partir de ces considérations qu'est née l'approche orientée domaine. Dans un contexte d'enseignement de la traduction technique, il s'agit donc de créer une formation qui comprend des notions de mécanique, par exemple, mais qui n'est pas purement un cours de mécanique comparable à celui que suivraient de futurs mécaniciens. On obtient ainsi un cours de langue de spécialité qui va au-delà des notions linguistiques, unilingues ou comparées, pour inclure des concepts que tout spécialiste du domaine doit maîtriser. Le but n'est pas de former des experts mécaniciens, mais des experts de la langue qui possèdent suffisamment de connaissances en mécanique pour bien comprendre un texte sur le sujet et qui savent où trouver des explications supplémentaires, au besoin.

Dans son exposé, l'auteur soulignait également la pénurie d'outils pédagogiques adaptés à l'enseignement de la traduction technique (un problème qui n'est pas exclusif à ce domaine). Il suggère d'ailleurs un rapprochement entre l'enseignement des langues de spécialité et celui des langues secondes. Si l'apprentissage des langues de spécialité était comparable à celui des

langues secondes, « on pourrait alors s'inspirer des innombrables ouvrages didactiques qui existent dans ce domaine ». (Zafio, 1990, p. 281)

« L'on peut dire, en conclusion, que la méthode métalinguistique est une méthode empirique qui se cherche une justification a posteriori. Nous l'avons essayée avec quelque bonheur dans des domaines telles la mécanique et l'hydraulique. Pour certains domaines telle l'électricité, il avait fallu la combiner avec une approche plus référentielle. » (Zafio, 1990, p. 281)

De telles réflexions, qui remontent à plus de 25 ans, ont peut-être mené à la création de cours de langue de spécialité à l'intention des apprentis traducteurs, comme les cours de langue et notions scientifiques et techniques, langue et notions juridiques, langue et notions biomédicales, et enfin, langue et notions commerciales, économiques et administratives offerts à l'Université de Montréal, ainsi que le cours d'initiation à la langue et au domaine technique et les divers cours thématiques offerts à l'UQTR.

En résumé, l'approche orientée domaine semble tout indiquée pour donner aux apprentis traducteurs de bons outils de départ dans un champ d'exercice particulier, même si, en réalité, l'approche texte reflète davantage le quotidien de bon nombre de traducteurs généralistes, qui peuvent être amenés à traduire des textes sur un éventail de sujets. Cette variété de contenu est d'ailleurs l'un des plus beaux aspects de cette profession pour ceux et celles qui ont une insatiable curiosité intellectuelle. Toutefois, l'impatience du client empêche souvent le traducteur d'effectuer des recherches aussi approfondies qu'il l'aurait souhaité, au risque de mal interpréter certaines notions, faute d'une formation préalable adéquate. On pourrait donc penser que l'approche orientée domaine peut contribuer à faciliter la vie des futurs traducteurs en comblant cette lacune.

3.2 Constitution d'un corpus

Afin de faire le point sur l'état de l'enseignement de la traduction technique, nous avons commencé par effectuer des recherches bibliographiques visant à recenser les ouvrages sur la question, en anglais et en français, ce qui nous a permis d'en constater la relative rareté, comme en témoignent les données bibliométriques présentées dans le tableau ci-après. Par ces recherches bibliographiques jumelées à l'exploration des données de contextualisation de la

problématique présentées dans le premier chapitre du présent mémoire, nous souhaitons dresser un portrait de l'enseignement de la traduction spécialisée et de la traduction technique. Nous avons tenté de trouver des ouvrages portant précisément sur l'enseignement de la traduction technique au sens défini en 3.1.3. Nous avons donc exclus les ouvrages traitant de l'enseignement de la traduction en général ou de traduction spécialisée au sens large ou incluant à la fois la traduction scientifique et la traduction technique (à l'exception du manuel de Jean Maillot). Parmi les 33 travaux (articles, chapitres de collectifs, manuels, etc.) que nous avons recensés initialement dans la constitution d'une bibliographie pour le cours de Méthodologie de la recherche (TRA6001) suivi à l'automne 2017, 18 sont antérieurs à l'an 2000, 12 sont datés de 2000 à 2006 et seulement 3 ont moins de 10 ans.

Nous avons consulté les moteurs de recherche de *Google Scholar*⁴⁸, du *Handbook of Translation Studies*⁴⁹ et de la *Translation Studies Bibliography*⁵⁰ de John Benjamins, du magazine *Circuit*⁵¹ de l'OTTIAQ, de la revue *Meta*⁵², de la revue *TTR*⁵³ et de l'outil BITRA⁵⁴.

Il est à noter que le champ de recherche du magazine *Circuit* permet de saisir un maximum de 20 caractères, ce qui limite considérablement les possibilités d'expressions à rechercher. En 1997, le magazine consacrait son numéro estival (56) à la traduction technique, mais force est de constater que son contenu, datant de l'époque où Internet devenait tout juste accessible au grand public, n'est plus tellement d'actualité.

Pour sa part, la revue *Meta*, anciennement le *Journal des traducteurs*, a consacré deux numéros à la traduction scientifique, soit le volume 3, numéro 2 en 1958 et le volume 61 (sans numéro) en 2016. Autre fait intéressant, lors du colloque qui a marqué le 60^e anniversaire de la revue en août 2015, sur 65 présentations, 20 étaient consacrées à la traduction spécialisée, dont une seule portait sur la traduction scientifique et technique (Bastin et Pomerleau, 2017).

⁴⁸ <https://scholar.google.fr/>

⁴⁹ <https://www.benjamins.com/online/hts/>

⁵⁰ <https://www.benjamins.com/online/tsb/>

⁵¹ <http://www.circuitmagazine.org/archives>

⁵² <https://www.erudit.org/fr/revues/meta/>

⁵³ <https://www.erudit.org/fr/revues/ttr/>

⁵⁴ https://aplicacionesua.cpd.ua.es/tra_int/usu/buscar.asp

Nous n'avons trouvé aucun numéro consacré à la traduction technique dans la revue *TTR*, mais deux numéros portaient sur la formation en traduction (volume 21, numéros 1 et 2, 2008) et un autre, plus ancien, sur la pédagogie de la traduction (volume 5, numéro 1, 1992).

Des 29 numéros de la revue *JoSTrans: The Journal of Specialised Translation*⁵⁵, les numéros 1, 7, 8, 11 et 26 portent sur des sujets liés à la traduction technique (traduction technique anglais-espagnol, convivialité, interférence, technologie, etc.), mais nous n'avons trouvé aucun article sur l'enseignement de la traduction technique. Dans son article intitulé *Cultural issues facing the technical translator*, Peter Kastberg ajoute à la liste des compétences souhaitées des traducteurs techniques (maîtrise générale des langues de départ et d'arrivée, connaissance des langues de spécialité, connaissances du domaine et aptitude à traduire en langues de spécialité) une compétence culturelle. Les disciplines techniques dont il est question dans cet article ne sont définies nulle part. Outre les exemples concrets fournis (comme la traduction de l'espagnol à l'anglais des notions de soudage et de brasage), il semble être davantage question de traduction scientifique que de traduction technique dans ce texte.

Enfin, en consultant l'outil de recherche des bibliothèques de l'UdeM *Atrium* et les bases de données accessibles sous l'outil *Maestro* (notamment *The Handbook of Translation Studies* et *Translation Studies Bibliography* de John Benjamins), nous avons trouvé d'autres articles, monographies et chapitres de collectifs à explorer, mais en nombre limité. Le tableau ci-après fait état des résultats bruts (sans égard à leur pertinence) obtenus dans les différentes sources susmentionnées. À noter que le nombre élevé de résultats obtenus dans *Google Scholar* doit être interprété avec prudence, car ces résultats ne pointent pas tous vers des ouvrages pertinents et incluent de nombreuses citations.

⁵⁵ <http://jostrans.org/archive.php>

Mot clé ou expression⁵⁶	Source	Résultats
Technique	Google Scholar	6 900 000
	Handbook of Translation Studies Online (J. Benjamins)	41
	Translation Studies Bibliography (J. Benjamins)	459
	Magazine Circuit	100
	Revue <i>Meta</i>	1238
	Revue TTR	126
	BITRA	1787
Traduction technique	Google Scholar	1730
	Handbook of Translation Studies Online (J. Benjamins)	11
	Translation Studies Bibliography (J. Benjamins)	11
	Magazine Circuit	45
	Revue <i>Meta</i>	130
	Revue TTR	17
	BITRA	327
<i>Technical translation</i>	Google Scholar	19 800
	Handbook of Translation Studies Online (J. Benjamins)	268
	Translation Studies Bibliography (J. Benjamins)	274
	Magazine Circuit	5
	Revue <i>Meta</i>	94
	Revue TTR	2
	BITRA	1568
Traduction spécialisée	Google Scholar	1 920
	Handbook of Translation Studies Online (J. Benjamins)	0
	Translation Studies Bibliography (J. Benjamins)	13
	Magazine Circuit	11
	Revue <i>Meta</i>	104
	Revue TTR	5
	BITRA	101
<i>Specialized translation</i>	Google Scholar	5 120
	Handbook of Translation Studies Online (J. Benjamins)	10
	Translation Studies Bibliography (J. Benjamins)	216
	Magazine Circuit	18
	Revue <i>Meta</i>	49
	Revue TTR	8
	BITRA	986

Tableau V. Données bibliométriques

⁵⁶ Les expressions de plus d'un mot ont été entrées entre guillemets dans les champs de recherche.

En examinant les résultats obtenus, on remarque des recoupements entre les sources. De plus, les ouvrages recensés par les moteurs de recherche ne sont pas toujours directement liés au mot clé ou à l'expression qui a servi à lancer la recherche. Par exemple, l'expression « traduction technique » donne 17 résultats dans *TTR*. De ce nombre, seulement deux textes traitent effectivement de la traduction technique, soit l'article de Zafio sur l'adjectif « technique », daté de 1996 (voir la section Bibliographie), et un compte rendu du manuel de Claude Bédard (*Guide d'enseignement de la traduction technique*, dont il sera question en 3.2.1) rédigé par Jean Delisle en 1989. Quant à l'expression « *technical translation* », elle donne deux résultats qui ne portent pas sur la traduction technique au sens où on l'entend dans la présente étude.

Dans la revue *Meta*, l'expression « traduction technique » donne 130 résultats, mais si l'on réduit la recherche aux articles dont le titre comprend « traduction technique », il ne reste que cinq travaux, dont deux de Christine Durieux, parus en 1990, un d'Hugo Marquant (2005), un de Daniel Moskowitz (1983) et un de Paul A. Horguelin (1966).

Le nombre de résultats obtenus dans l'outil BITRA est largement supérieur à celui des autres sources (à l'exception de *Google Scholar*) dans tous les cas, mais les ouvrages recensés n'étaient pas toujours pertinents pour notre recherche parce qu'ils traitaient de traduction dans d'autres combinaisons de langues ou de sujets sans rapport avec la traduction technique.

Les données bibliométriques recueillies n'ont pas été aussi utiles que nous l'avions d'abord imaginé. En effet, si l'obtention de 1 568 résultats à partir de l'expression « *technical translation* » dans BITRA semblait encourageante, nous avons rapidement constaté que les textes proposés ne portaient pas sur la traduction technique dans la majorité des cas. La raison qui explique leur présence parmi les résultats nous est inconnue. S'agit-il d'une lacune des moteurs de recherche?

Nous avons constaté que la meilleure façon d'explorer un sujet sur lequel on trouve peu de résultats est de parcourir la bibliographie des écrits pertinents, de consulter les références citées par les auteurs, de fouiller les bibliographies de ces documents sources et ainsi de suite. Dans certains cas, cette façon de procéder permet de suivre l'évolution d'une idéologie reprise d'un auteur à l'autre et de comparer diverses écoles de pensée, à condition de ne pas s'égarer

dans des sujets connexes, aussi intéressants soient-ils. Pour ce qui est de l'enseignement de la traduction technique, les ouvrages les plus porteurs que nous avons trouvés sont les manuels de traduction technique que nous décrirons dans la section suivante. Ce sont ces manuels qui constituent le cœur de notre corpus d'étude.

3.2.1 Manuels de traduction technique

Nous l'avons constaté au fil de nos recherches, on trouve peu de manuels de traduction dans la combinaison de langues anglais-français, et encore moins de manuels de traduction technique. Certains ouvrages traitent à la fois de traduction scientifique et technique, ce qui ne correspond pas à l'objectif de notre recherche, mais nous avons tout de même sélectionné l'ouvrage de Jean Maillot étant donné la petite taille de notre corpus. Dans la présente section, nous décrirons brièvement les cinq manuels que nous avons retenus pour former notre corpus de travail, soit les deux ouvrages de Claude Bédard (*La traduction technique : principes et pratique* et *Guide d'enseignement de la traduction technique*), celui de Christine Durieux (*Fondement didactique de la traduction technique*), celui d'André Sénécal (*Traduire pour l'aviation civile et militaire*) et celui de Jean Maillot (*La traduction scientifique et technique*). Ce corpus d'étude est donc formé de trois ouvrages canadiens et de deux ouvrages français (Durieux et Maillot), tous rédigés en français. L'absence d'ouvrages rédigés en anglais n'est que le fruit du hasard. Nous avons utilisé dans nos recherches des mots clés en français et anglais, les seules langues que nous maîtrisons suffisamment pour analyser des textes.

Dans son article intitulé *Les manuels de traduction : essai de classification* paru dans *TTR* en 1992, Jean Delisle a recensé 49 ouvrages publiés entre 1952 et 1992. La majorité de ces ouvrages sont des manuels d'initiation à la traduction, outre les deux ouvrages de Claude Bédard et celui de Jean Maillot sur la traduction technique et scientifique, datant de 1969 (première édition). Jean Delisle remarque que bon nombre de manuels portent des titres comme « guide de », « initiation à », « précis de » ou « apprendre à » au lieu de « manuel » ou « *textbook* ». Il constate également l'absence de distinction entre pédagogie de la traduction (formation de traducteurs professionnels s'adressant à des candidats censés avoir des compétences linguistiques préalables) et traduction pédagogique (utilisation d'exercices scolaires de traduction dans un objectif d'acquisition d'une langue étrangère). Des manuels ayant une autre

forme que de simples recueils de textes font leur apparition à partir des années 1980. Ces ouvrages sont plus adaptés que leurs prédécesseurs à la formation de traducteurs professionnels et se démarquent des méthodes d'apprentissage des langues. Toutefois, rares sont les auteurs qui appuient leurs méthodes sur des présupposés théoriques clairement énoncés et plusieurs manuels s'adressent à un public très large et mal défini. Enfin, toujours selon les observations de l'auteur, les manuels manquent souvent d'homogénéité (on y trouve, par exemple, des exercices de traduction d'articles suivis de comparaisons de traductions littéraires). (Delisle, 1992)

La classification établie par Jean Delisle comporte sept catégories de manuels, soit les notes de traducteurs de métier (consignation de difficultés ponctuelles relevées dans leurs travaux et apprentissage par imitation et déduction), les recueils de textes (méthode classique d'enseignement de la traduction), les manuels de révision didactique visant la consolidation des connaissances, les manuels basés sur une démarche comparative (classification des phénomènes de traduction par rapprochement de deux systèmes linguistiques), les manuels basés sur l'approche linguistique, les fiches de travail avec cahiers d'exercices, et enfin, les manuels d'enseignement par objectifs d'apprentissage, méthode que préconise l'auteur, tout comme Claude Bédard. Delisle précise en ces termes l'importance de ces objectifs en didactique :

« En didactique, un objectif est ce vers quoi tend un apprentissage. Il est formulé en termes de comportements observables et doit prendre en compte le niveau de développement des étudiants, leurs besoins, leurs intérêts. Si un pédagogue n'a pas une idée précise des comportements qu'il souhaite faire acquérir à ses étudiants ou si ces comportements sont énoncés en des termes trop vagues (être capable de traduire des textes économiques), il y a alors de fortes chances qu'il ne sache pas comment structurer son enseignement ni comment mesurer les apprentissages. »
(Delisle, 1992, p. 39)

L'auteur place dans la catégorie des manuels d'enseignement par objectifs d'apprentissage les deux ouvrages de Claude Bédard ainsi que celui de Christine Durieux. Quant à celui d'André Sénécal, qui a été écrit 20 ans après cette analyse de Jean Delisle, nous ne croyons pas qu'il se retrouverait dans cette même catégorie, car nous estimons qu'il s'agit plutôt d'un document de référence destiné principalement à des traducteurs techniques qui travaillent dans le domaine de l'aéronautique.

Comme nous l'avons mentionné en introduction de la présente section, nous avons retenu pour notre corpus de recherche cinq manuels de traduction technique dans la combinaison de langues anglais-français, dont les deux livres de Claude Bédard, celui de Christine Durieux, le guide pratique *Traduire pour l'aviation civile et militaire* d'André Sénécal et le livre de Jean Maillot, ouvrages que nous avons examinés avec intérêt.

Les deux ouvrages de Claude Bédard s'inscrivent dans un continuum dans la mesure où le *Guide d'enseignement de la traduction technique*, paru en 1987, se veut un outil pédagogique, comme son nom l'indique, élaboré à partir de la matière présentée dans le premier livre, *La traduction technique : principes et pratique*, publié l'année précédente. Ce premier livre comporte 10 chapitres répartis en quatre sections ainsi qu'un glossaire de 80 termes. Il s'adresse aux étudiants, aux enseignants, aux traducteurs, aux terminologues, aux théoriciens et aux rédacteurs techniques. Chaque chapitre se termine par des suggestions de sujets de recherche ou de discussion et de lectures. Dans certains cas, des exercices sont également proposés. La première partie de l'ouvrage est consacrée au vocabulaire, la deuxième, à la compréhension, la troisième, à la réexpression, et la dernière, à la communication. Fort d'une solide expérience professionnelle, l'auteur a su résumer l'essentiel des aspects relatifs à la traduction technique afin de répondre à « un besoin criant d'ouvrages axés sur les problèmes concrets du traducteur technique » (Bédard, 1986, p. 1). Toutefois, comme l'auteur le souligne lui-même dans sa conclusion, les principes exposés dans cet ouvrage ne sont, somme toute, pas tellement différents de ceux qui régissent la traduction générale. En fait, la traduction technique se distingue par l'apprentissage de notions propres à un domaine de spécialité, d'où la pertinence de l'approche orientée domaine évoquée en 3.1.4.

La première partie du *Guide d'enseignement de la traduction technique* présente d'abord neuf stratégies pédagogiques suivies de 17 objectifs d'apprentissage, divisés en trois phases, et de neuf procédés pédagogiques. À la fin de cette première partie, l'auteur donne des indications sur le choix du domaine et des textes à travailler avec les étudiants. Dans la deuxième partie, on retrouve les 17 objectifs d'apprentissage, que l'enseignant pourra aborder selon l'ordre et la combinaison qui lui conviennent, sauf pour les huit premiers (phases 1 et 2), qui suivent une progression chronologique. Pour chacun de ces objectifs, l'auteur suggère des lectures de fond (puisées majoritairement dans son premier livre ou dans les bulletins *Entre nous*, dont il est

également l'auteur, en collaboration avec André Sénécal), des sujets d'exposé ainsi que des exercices, dont les solutions sont fournies dans une reliure distincte. Le *Guide* se termine par une annexe de 39 pages comprenant des références comme la catégorisation des domaines de spécialité selon TERMIUM et l'encyclopédie *Les techniques de l'ingénieur*, des textes à soumettre aux étudiants, des schémas ainsi que des notes d'exposé. Ayant bien expliqué la nécessité de circonscrire le domaine de spécialité, l'auteur a choisi l'électrotechnique.

Si Jean Delisle fait un compte rendu élogieux du *Guide d'enseignement de la traduction technique* de Claude Bédard dans la revue *TTR* en 1989, il n'en souligne pas moins quelques lacunes, dont l'omission d'une présentation critique des principaux ouvrages de référence dans le domaine technique et l'absence d'information sur l'évaluation des étudiants. À cela, il ajoute quelques reproches d'ordre terminologique, comme l'utilisation de l'expression « vocabulaire formel » au lieu de l'expression « vocabulaire fonctionnel » recommandée par Robert Dubuc par opposition à « vocabulaire notionnel », ou encore, le choix de la périphrase « passage inutilement précis » au lieu de l'expression « économie par évidence » proposée par Vinay et Darbelnet. Enfin, il déplore le fait qu'on ne trouve dans le livre du maître que la solution des exercices et pas la traduction des textes étudiés.

« Ces quelques réserves, somme toute très mineures, ne diminuent en rien la valeur de cette méthode originale dont la stratégie, les objectifs et les procédés d'apprentissage sont clairement exposés et parfaitement en accord avec les principes d'une saine pédagogie. Selon une synthèse réalisée à partir de 31 études sur l'évaluation de l'enseignement, les cinq qualités que les étudiants souhaitent retrouver chez leurs professeurs sont : 1) le souci de faire progresser les étudiants, 2) la préparation et l'organisation des cours, 3) la connaissance du sujet, 4) l'éveil de l'intérêt des étudiants, 5) l'enthousiasme à l'égard de la matière ou de l'enseignement. On peut affirmer que Claude Bédard réunit toutes ces qualités, car celles-ci transparaissent à travers son Guide d'enseignement. Sa méthode est en outre facilement applicable à tout autre domaine, qu'il s'agisse de la traduction générale ou spécialisée. Elle renferme beaucoup de vérités. Il faut saluer cet apport comme un progrès très important en pédagogie de la traduction, qui semble enfin engagée sur la bonne voie. » (Delisle, 1989, p. 178)

Le manuel de Claude Bédard est plus proche d'un traité sur les difficultés de la traduction technique que d'un manuel pédagogique, à notre humble avis. Son contenu reste pertinent à ce jour, mais pour en faire une version plus moderne, il faudrait y intégrer la dimension

technologique devenue omniprésente dans la réalité des traducteurs professionnels d'aujourd'hui. Quant au guide d'enseignement, sa présentation matérielle laisse à désirer et la qualité d'impression des annexes (photocopies de modes d'emploi, découpures de journaux, etc.) n'est pas toujours optimale. De plus, les lectures de fond recommandées se trouvent presque toutes dans le manuel et dans les bulletins *Entre nous*, à l'exception de quelques articles parus dans *Meta*. Il aurait été intéressant d'étendre ces références aux textes d'autres traductologues, mais peut-être de tels écrits étaient-ils encore plus rares à l'époque qu'ils le sont aujourd'hui? Enfin, le recueil des 46 bulletins *Entre nous*, parus entre 1978 et 1986, est une véritable mine d'or pour tout traducteur technique en formation ou en exercice. Malheureusement, il n'existe que sur support papier, dans une présentation matérielle qui trahit son âge. Or, une version complète de cet ouvrage de référence sur support électronique serait fort utile.

L'ouvrage de Christine Durieux paru en 1988 sous le titre « *Fondement didactique de la traduction technique* » débute par des observations sur la difficulté pour les praticiens d'honorer un mandat d'enseignement faute de formation préalable en pédagogie et faute de ressources sur la question, d'où l'idée de mener elle-même une recherche sur la pédagogie de la traduction technique. Voici un extrait de son Avant-propos :

« Toutefois, cette étude est loin d'être exhaustive. Elle n'est que le fruit d'une première réflexion qui s'est imposée à moi par l'urgence du besoin auquel elle répondait. J'ai en effet trouvé un créneau vacant ou quasi vacant, seuls quelques articles ont été publiés sur la pédagogie de la traduction, et encore la plupart portent-ils sur la traduction de textes courants ou pragmatiques au sens où les définit Jean Delisle. Il semble que la traduction de textes techniques n'ait encore guère été source d'inspiration. » (Durieux, 1988, p. 12)

À première vue, l'auteure ne semble pas considérer les textes techniques comme des textes pragmatiques. Bien que nous fassions toutes deux référence à la même définition du terme « pragmatique » de Jean Delisle, nos interprétations respectives divergent. Pour notre part, nous considérons que les textes techniques sont de nature pragmatique par opposition aux textes littéraires (catégorie dans laquelle nous incluons, les romans, la poésie, la dramaturgie, etc.). L'auteur apporte toutefois une précision un peu plus loin dans son texte : « Dans cette étude, nous considérerons que sont de nature technique les textes traitant de sujets techniques,

technologiques et scientifiques, au sens où on l'entend couramment. [...] Il s'agit donc de textes qui se situent au-delà de la catégorie des textes simplement pragmatiques définis par J. Delisle. »

Christine Durieux consacre une grande partie de son ouvrage à commenter des exemples de traduction et de révision et à expliquer le processus de recherche documentaire, mais comme l'ouvrage date d'avant l'arrivée d'Internet, cette section a grandement perdu de sa pertinence. Cependant, les catégories de textes à soumettre aux étudiants et le principe de difficulté progressive sont encore applicables.

« Dans le cadre d'une progression dans la difficulté, il convient de proposer des textes présentant une variété de difficultés. Il est possible de classer les difficultés dominantes des textes dans différentes catégories et de proposer successivement aux étudiants des textes de travail tirés de chacune de ces catégories dans un ordre croissant de sollicitation d'effort personnel. » (Durieux, 1988, p. 121)

Les six catégories proposées sont les suivantes :

1. Textes d'entraînement (ne nécessitant pas de recherche documentaire);
2. Textes traitant d'un sujet technique classique, explicité dans des encyclopédies, dont la terminologie est en grande partie répertoriée dans les dictionnaires bilingues et unilingues;
3. Textes traitant d'un sujet technique de pointe nécessitant une recherche documentaire approfondie;
4. Textes intégrant plusieurs techniques, impliquant la mobilisation de connaissances acquises;
5. Textes dont le style constitue en soi une difficulté de traduction;
6. Textes nécessitant le passage d'un effet, en raison de la présence de traits d'humour, d'allusions à des coutumes ou activités propres à la vie d'un pays, notamment.

Nous sommes d'accord avec la progression du degré de difficulté des textes à proposer aux étudiants telle que la présente Christine Durieux dans la deuxième partie de son ouvrage, mais nous n'aurions pas tendance à utiliser son manuel dans le cadre d'un cours de traduction technique. Même si on peut en retenir des principes utiles, comme la relation entre la lisibilité d'une traduction et le degré de maîtrise du sujet par le traducteur, toute la portion de l'ouvrage

(première partie) où le processus d'opération traduisante est décrit exhaustivement est nettement moins intéressante, puisque ce processus n'est pas propre à la traduction technique.

Examinons maintenant le manuel *Traduire pour l'aviation civile et militaire* d'André Sénécal. Paru en 2012, cet ouvrage « vise à fournir des outils aux traducteurs techniques pour leur permettre de mieux faire leur travail tout en leur épargnant certaines recherches fastidieuses » (Sénécal, 2012, p. XVII). Il ne s'agit donc pas d'un manuel pédagogique, mais bien d'un ouvrage de référence s'adressant à des initiés. Le premier des 10 chapitres de la première partie de l'ouvrage est consacré à la profession de traducteur technique, tandis que le Chapitre 2 aborde la notion de langue de spécialité, plus précisément la langue française de l'aéronautique et son vocabulaire. Les Chapitres 3 et 4 concernent respectivement l'Aviation royale canadienne et la traduction pour les militaires. Les Chapitres 5, 6 et 7 traitent de la reformulation, des conventions d'écriture et des unités de mesure, tandis que les Chapitres 8 et 9 abordent des notions élémentaires de physique et d'aéronautique. Enfin, le Chapitre 10 prend la forme d'un recueil de rubriques sur des difficultés de traduction propres au domaine de l'aéronautique. La deuxième partie de l'ouvrage est un lexique anglais-français de plus de 7 500 termes. Ce lexique « contient également la solution à d'épineux problèmes de traduction qui sont rarement abordés dans les lexiques et dictionnaires bilingues courants en aéronautique ». (Sénécal, 2012. P. XIX)

Ce manuel est un bon exemple de la richesse de la langue française, qui ne manque pas de mots et d'expressions pour décrire des réalités techniques. La section des difficultés de traduction (Chapitre 10), qui compte plus de 90 pages, comporte de précieuses explications sur les subtilités de la langue de l'aéronautique. Comme pour les bulletins *Entre nous*, il serait fort utile d'avoir accès à cette ressource sur support électronique afin de pouvoir effectuer des recherches ponctuelles par mot clé.

Quant à l'ouvrage de Jean Maillot intitulé *La traduction scientifique et technique*, il s'agit plus d'un recueil de difficultés de traduction appliqué au vaste domaine scientifique et technique que d'un manuel de traduction technique. L'auteur précise d'ailleurs dans sa conclusion que « cet ouvrage n'a aucune ambition didactique et encore moins pédagogique. [...] La présentation synthétique de cet ouvrage ne se prête donc guère à son utilisation directe dans l'enseignement. » Il est toutefois intéressant de noter que l'auteur a jugé bon d'inclure un

chapitre sur le traducteur, car, dit-il dans l'introduction de son ouvrage, « on ne saurait traiter de la traduction sans parler des traducteurs ». Enfin, cet ouvrage va bien au-delà de la traduction anglais-français, étant donné qu'on y trouve notamment des exemples en russe, en allemand, en néerlandais, en suédois, en croate, en espagnol et en portugais.

Pour conclure cette section, nous faisons deux constats : les manuels de traduction technique sont une denrée rare et leur utilisation dans un contexte réel d'enseignement reste à démontrer. Nous avons lu avec intérêt le mémoire de maîtrise intitulé *De la pédagogie dans les manuels de traduction : Analyse comparative des manuels anglais-français publiés en Amérique du Nord et en Europe depuis 1992*, de Chantale Marchand, qui arrive à des conclusions semblables aux nôtres.

« À partir des recherches que nous avons réalisées, force est de constater que les manuels de formation à la traduction professionnelle, au sens où nous les avons définis, se font extrêmement rares. » (Marchand, 2011, p. 147)

Il est à noter que cette étude portait sur les manuels de traduction en général, et non sur les manuels de traduction technique. À partir d'un vaste corpus de manuels, l'auteure a procédé à une sélection reposant sur divers critères (catégories, approches pédagogiques, etc.) pour ne retenir que six ouvrages. Si aucun des manuels retenus ne portait sur la traduction technique, l'auteure souligne quand même avec justesse la durée de vie limitée de tels ouvrages.

« Les manuels répondent-ils aux besoins des formateurs et des apprenants? Les ouvrages, mis ensemble, fournissent-ils l'ensemble des techniques et connaissances requises pour une formation à la traduction professionnelle? Notre réponse est la suivante : oui et non. Oui, parce qu'ils sont représentatifs des besoins d'une culture dans un domaine particulier à une époque précise et que leurs auteurs ont employé les ressources dont ils disposaient au moment de leur rédaction pour en faire les ouvrages les plus complets et les plus utiles possible. Non, parce que les besoins de cette culture et les ressources disponibles sont en perpétuel changement. Les auteurs qui souhaitent écrire de nouveaux manuels doivent pour ainsi dire observer le terrain, évaluer les besoins, et ce, en fonction de l'époque – technologique, il faut le dire – dans laquelle nous vivons. Par exemple, bien qu'il soit louable pour un auteur de se concentrer sur l'aspect linguistique de la traduction, il est impensable que des questions fondamentales comme les aspects touchant à la profession (documentation, théorie pratique [ex. : techniques de

distanciation], outils technologiques...) soient exclues des manuels qu'ils destinent aux futurs traducteurs. » (Marchand, 2011, p. 150-151)

Autrement dit, il n'existe pas, à l'heure actuelle, de manuel de traduction technique qui soit prêt à être utilisé tel quel dans le cadre d'un cours de traduction technique, du moins, nous n'en avons pas trouvé. Il semble donc y avoir bel et bien un besoin à combler à cet égard.

3.2.2 Documentation sur l'enseignement de la traduction technique

Afin d'amorcer la recherche de la manière la plus large possible, nous avons saisi dans le moteur de recherche *Google* l'expression « pédagogie de la traduction technique ». Nous avons obtenu seulement sept résultats, tandis que l'expression « enseignement de la traduction technique » a mené à 4 650 résultats et « didactique de la traduction technique », à 18 400 résultats. Toutefois, dans ce dernier cas, les suggestions présentées dans les premières pages de résultats mènent presque toutes au livre de Christine Durieux dont il a été question en 3.2.1.

Nos recherches à partir d'expressions anglaises comme « *pedagogy of technical translation* » (2 résultats), « *technical translation pedagogy* » (5 résultats), « *technical translation teaching* » (134 résultats), « *technical translation didactics* » (10 résultats) et « *technical translation training* » (6 030 résultats) n'ont pas été beaucoup plus fructueuses. (À noter que dans ce dernier cas, l'adjectif *technical* se rapportait parfois à *training* et non à *translation*, selon le contexte.)

Au cours de notre démarche initiale visant à constituer notre corpus d'étude, nous avons recensé 20 ouvrages portant sur l'enseignement de la traduction technique ou spécialisée, dont plusieurs traitent également de traduction scientifique. Près de la moitié de ces ouvrages sont antérieurs à l'an 2000. Dans certains cas, il est question des difficultés que doivent relever les enseignants pour se familiariser avec les « nouvelles technologies » comme l'Internet, les bitextes et les logiciels de TAO. En fait, après avoir interrogé les moteurs de recherche présentés dans le Tableau V, nous avons trouvé peu de documentation récente précisément axée sur l'enseignement de la traduction technique, à l'exception des manuels décrits dans la section précédente.

Les travaux de Monique Cormier méritent toutefois une mention spéciale, notamment deux articles parus dans *Meta* en 1990 et 1991. Selon l'auteure, la traduction technique comporte pour les étudiants trois types de difficultés : la compréhension du texte et du sujet traité, la recherche documentaire et terminologique, et enfin, la reformulation. La compréhension fait appel aux connaissances linguistiques et thématiques des étudiants, qu'ils peuvent acquérir par la recherche documentaire et terminologique. Aussi, l'auteur propose-t-elle aux enseignants de suivre une progression dans le degré de difficulté des textes soumis aux étudiants, en commençant par les textes de vulgarisation, car ces derniers exigent une recherche documentaire et terminologique limitée, mais un important travail de reformulation. Après les textes de vulgarisation viennent les textes didactiques, puis les textes destinés à des spécialistes. (Cormier, 1990 et 1991)

Dans ces articles, Monique Cormier présente des exemples concrets de textes techniques et analyse certaines traductions fournies par les étudiants. Bien qu'ils aient été écrits il y a presque 30 ans, ces propos demeurent pertinents à ce jour. Les stratégies d'enseignement utilisées (lecture initiale, dépouillement terminologique, travail de compréhension en équipe, organisation des notions par le résumé et la contraction de textes, visite d'installations et échanges avec des experts, lorsque c'est possible, etc.) pourraient très bien s'appliquer actuellement dans les cours de traduction technique.

3.2.3 Documentation sur la traduction technique

Toujours dans cette même démarche de constitution de notre corpus, nous avons relevé une dizaine de travaux portant sur la traduction technique, dont seulement quatre sont parus après l'an 2000. Nous avons voulu répéter l'exercice mentionné dans la section précédente en saisissant l'expression « traduction technique » dans le moteur de recherche *Google*, ce qui nous a donné 88 000 résultats. Évidemment, nous nous attendions à un grand nombre d'occurrences avec une recherche aussi générale. Bon nombre de ces résultats correspondent toutefois à des annonces de fournisseurs de service de traduction, à des définitions (*Reverso*, *TechDico*, *Larousse*, etc.) ou à des blogues. Dans ce dernier cas, le sujet est traité en surface, car ce médium véhicule rarement des recherches approfondies. Souvent, de tels blogues sont hébergés sur le site de cabinets de traduction où sont diffusés des articles de vulgarisation à l'intention de la

clientèle actuelle et potentielle. On trouve également parmi les résultats des liens vers des titres de cours universitaires.

Dans *Google Scholar*, l'expression « traduction technique » donne 1 690 résultats, dont plusieurs citations de Monique Cormier, de Claude Bédard, de Christine Durieux et de Jean Delisle, toutes antérieures à l'an 2000. Dans *Google Livres*, on obtient 6 180 résultats avec cette même expression, mais les ouvrages recensés ne traitent pas tous de la traduction technique au sens où on l'entend pour les besoins de la présente recherche. On y trouve notamment des ouvrages sur la traduction médicale ou la terminologie bancaire.

Après avoir exploré de manière générale la documentation publiée sur support électronique ou papier à propos de la traduction technique et de son enseignement, nous avons tourné notre attention vers les programmes de traduction offerts dans les universités francophones du Québec et du Canada et dans les deux universités anglophones de Montréal. Les résultats de cette recherche sont présentés dans la section suivante.

3.3 Traduction technique et formation des traducteurs

Afin de limiter la portée de la recherche, nous avons ciblé exclusivement les établissements d'enseignement francophones du Québec et du Canada qui offrent des programmes d'études en traduction anglais-français, ainsi que les universités anglophones montréalaises McGill et Concordia.

« Treize universités et un établissement post-secondaire dispensent actuellement des formations structurées en traduction, terminologie ou interprétation. Ces institutions sont, dans l'ordre alphabétique, l'Université Carleton, l'Université Concordia (à Montréal), l'Université Laurentienne (à Sudbury), l'Université Laval (à Québec), l'Université McGill (à Montréal), l'Université de Moncton, l'Université de Montréal, l'Université d'Ottawa, l'Université du Québec en Outaouais (à Gatineau), l'Université du Québec à Trois-Rivières, le Collège universitaire de Saint-Boniface, l'Université de Sherbrooke, et le Collège Glendon de l'Université York (à Toronto)⁶. Onze universités (Concordia, la Laurentienne, Laval, McGill, Moncton, Montréal, Ottawa, Québec en Outaouais, Québec à Trois-Rivières, Saint-Boniface, York) offrent des formations complètes menant à un grade universitaire et ouvrant droit au titre professionnel de traducteur, terminologue ou interprète agréé décerné par les associations professionnelles. Deux universités (Carleton et Sherbrooke) se limitent à des formations courtes d'initiation à la traduction. Quant au seul établissement post-secondaire, le Vancouver Community College, il forme des interprètes dits « communautaires », appelés à travailler dans les milieux hospitaliers, les cours de justice et les tribunaux administratifs. À l'exception de ce dernier établissement, toutes les universités offrant des programmes de traduction sont regroupées au sein de l'Association canadienne des écoles de traduction (ACET), fondée en 1973 et qui leur sert de lieu d'échanges. » (Mareschal, 2005)

En parcourant les sites Web des sept universités québécoises⁵⁷ (l'UdeM, l'Université Laval, l'Université de Sherbrooke, l'UQO, l'UQTR, McGill et Concordia) qui offrent au moins un programme de traduction, on constate que le domaine de spécialité de prédilection est de loin le commerce, c'est-à-dire l'économie, les affaires, l'administration et la finance. Viennent ensuite le domaine multimédia (adaptation cinématographique, doublage, sous-titrage et

⁵⁷ Cette recherche ne tient pas compte des établissements spécialisés comme l'École nationale d'administration publique et l'ETS, du réseau des Universités du Québec. Seulement deux (UQO et UQTR) des six Universités du Québec (réseau UQ) offrent un programme de traduction. Il est à noter que TELUQ offre un programme court d'initiation à la traduction et un certificat en traduction, mais aucun cours de traduction technique.

traduction audiovisuelle), la traduction littéraire, la traduction juridique, la traduction biomédicale et pharmaceutique, et enfin, la traduction publicitaire. Les autres domaines (technique, scientifique, technologie de l'information, environnement, sciences humaines et sociales et journalisme) semblent occuper une place moindre dans les cursus. Pour arriver à ce constat, nous avons recensé tous les cours de traduction spécialisée offerts par ces universités, du moins tel que l'annonce leur site Web respectif, et nous les avons classés en douze catégories. Ces données sont reportées dans le tableau ci-après.

Domaine de spécialité	Nombre de cours offerts							Total
	UdeM	U Laval	U de Sherbrooke	UQTR	Concordia	UQO	McGill	
Commerce, économie et administration	3	3	1	2	1	1	0	11
Multimédia et cinéma	2	1	2	1	1	1	0	8
Littéraire	1	1	1	0	2	1	1	7
Juridique	2	1	0	1	1	1	0	6
Biomédical et pharmaceutique	2	1	0	1	0	0	0	4
Publicitaire	1	0	1	1	1	0	0	4
Technique et scientifique	0	0	1	0	1	1	0	3
Technique	1	1	0	1	0	0	0	3
Scientifique	1	1	0	0	0	0	0	2
Technologie de l'information	1	0	0	0	0	0	0	1
Environnement	1	0	0	0	0	0	0	1
Sciences humaines et sociales	0	0	1	0	0	0	0	1
Journalistique	0	0	1	0	0	0	0	1
Spécialisée	0	0	0	0	0	0	1	1
Total	15	9	8	7	7	5	2	53

Tableau VI. Offre de cours de traduction spécialisée (universités québécoises)

Il est à noter que nous avons présenté de manière distincte les cours de traduction technique, de traduction technique et scientifique (cours englobant les deux sujets) et de traduction scientifique pour les besoins de la présente recherche. Si nous avions consolidé ces données, nous aurions obtenu un total de huit cours, ce qui aurait placé ce domaine au second rang, ex aequo avec le domaine multimédia (qui inclut la traduction audiovisuelle et

cinématographique), après le domaine de la traduction économique et financière (nous avons inclus la traduction administrative dans cette catégorie). Pour consulter la liste complète des cours de traduction spécialisée offerts dans ces universités, voir les Annexes 1 à 3.

Tous les programmes incluent un cours de traduction technique ou un cours de traduction scientifique et technique, à l'exception de celui de l'Université Concordia. Les trois établissements qui ont divisé l'enseignement de la traduction technique et de la traduction scientifique en deux cours distincts sont l'Université de Montréal (UdeM)⁵⁸, l'Université Laval et l'UQTR, mais seules l'UdeM et l'UQTR offrent des cours connexes permettant aux étudiants de se familiariser avec le domaine technique avant d'entreprendre le cours de traduction technique (voir la description de l'approche orientée domaine en 3.1.4). En effet, la structure du programme de l'UdeM inclut un cours de « langues et notions scientifiques et techniques », et celle de l'UQTR, un cours « d'initiation à la langue et au domaine technique ».

Selon la description des programmes, la traduction technique occupe sensiblement la même place que la traduction publicitaire ou médicale dans les cursus et précède les domaines des technologies de l'information, de l'environnement ainsi que des sciences humaines et sociales. Par contre, il faudrait déterminer à quelle fréquence les divers cours de traduction spécialisée sont effectivement donnés dans les universités, car leur présence dans une liste de cours à option ne garantit pas que les étudiants pourront intégrer ces cours à leur cheminement au trimestre approprié. Il serait certainement intéressant de vérifier cette variable, qui pourrait influencer grandement les résultats présentés ici, auprès de chacun des établissements en communiquant avec les responsables de programmes.

Il pourrait également être judicieux de comparer le contenu des divers syllabus de cours afin de déterminer si la matière offerte est équivalente d'un établissement à l'autre⁵⁹.

Le tableau suivant illustre l'offre de programmes de traduction dans les universités québécoises francophones (en ordre alphabétique) ainsi que la présence ou non d'un cours de traduction technique dans les cursus.

⁵⁸ Il est à noter que l'UdeM offre aussi un cours de traduction technique et scientifique.

⁵⁹ Cette démarche pourrait être entreprise dans le cadre de notre projet de recherche de doctorat.

Université	Programme de traduction	Cours de traduction technique	Cours de traduction scientifique et technique	Cours préparatoires (domaine de spécialité) ou connexes
TELUQ	Programme court d'initiation Certificat	Aucun	Aucun	Rédaction scientifique et technique
UdeM	Certificat Baccalauréat Majeure Maîtrise DESS Doctorat	Traduction technique	Traduction scientifique et technique	Langues et notions scientifiques et techniques
Université Laval	Baccalauréat DESS en traduction et terminologie Maîtrise en traduction et terminologie Doctorat en linguistique – traductologie	Traduction technique	Aucun	Aucun
Université de Sherbrooke	Certificat Baccalauréat	Aucun	Traduction scientifique et technique	Terminologie et traduction spécialisée
UQO	Certificat d'initiation Baccalauréat avec majeure en traduction Mineure Majeure	Aucun	Traduction technique et scientifique	Aucun
UQTR	Baccalauréat DESS (offerts entièrement en ligne)	Traduction technique	Aucun	Initiation à la langue et au domaine technique

Tableau VII. Programmes de traduction offerts au Québec (universités francophones)⁶⁰

⁶⁰ Source : sites Web des institutions.

Du côté anglophone, l'Université McGill offre un certificat et un diplôme d'études supérieures en traduction. L'offre de cours de traduction spécialisée se limite à un cours de traduction littéraire au certificat et à un cours intitulé « Traduction spécialisée » au diplôme d'études supérieures. La traduction technique n'y est donc pas enseignée. Par contre, le département d'études françaises de l'Université Concordia offre un baccalauréat en traduction, qui comprend sept cours de traduction spécialisée de l'anglais vers le français (six de ces sept cours sont aussi offerts du français vers l'anglais, le cours d'adaptation publicitaire faisant exception). Ces cours sont les suivants : traduction littéraire, traduction littéraire avancée, traduction économique, traduction scientifique et technique, traduction commerciale et juridique, adaptation publicitaire et initiation au sous-titrage.

Université	Programme de traduction	Cours de traduction technique	Cours de traduction scientifique et technique	Cours préparatoires (domaine de spécialité) ou connexes
McGill	Certificat Diplôme d'études supérieures	Aucun	Aucun	Aucun
Concordia	Baccalauréat Baccalauréat avec majeure en traduction	Aucun	Traduction scientifique et technique	Aucun

Tableau VIII. Programmes de traduction offerts au Québec (universités anglophones)⁶¹

Pour ce qui est des universités francophones hors Québec, l'école de traduction de l'Université de Saint-Boniface à Winnipeg, au Manitoba, offre un cours de traduction scientifique et technique, tandis que l'Université de Moncton, au Nouveau-Brunswick, offre un cours de traduction technique et un cours de traduction spécialisée avancée, toujours dans la combinaison de langues anglais-français. Enfin, l'école de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa offre un cours de traduction technique en deux volets (deux cours distincts, le premier portant sur les notions techniques et le second, sur la traduction technique) ainsi qu'un cours de traduction spécialisée. Pour consulter la liste complète des cours de traduction spécialisée offerts dans les universités francophones hors Québec, voir l'annexe 2.

⁶¹ Source : sites Web des institutions.

Université	Programme de traduction	Cours de traduction technique	Cours de traduction scientifique et technique	Cours préparatoires (domaine de spécialité) ou connexes
Université de Saint-Boniface (Manitoba)	Certificat Baccalauréat (traduction) Baccalauréat (français-traduction)	Aucun	Traduction scientifique et technique	Aucun
Université de Moncton (Nouveau-Brunswick)	Baccalauréat (régulier) Baccalauréat (coopératif) Programme accéléré	Traduction technique	Aucun	Traduction spécialisée avancée
Université d'Ottawa (Ontario)	Baccalauréat Baccalauréat accéléré Mineure Maîtrise en traductologie Doctorat en traductologie	Traduction technique	Aucun	Notions techniques Traduction spécialisée

Tableau IX. Programmes de traduction offerts au Canada (hors Québec)

L'École de traduction de l'Université de Saint-Boniface⁶², au Manitoba, offre un baccalauréat spécialisé en traduction d'une durée de quatre ans. Elle permet à sa population étudiante de suivre des cours en ligne ou en présentiel. Les cours en ligne sont offerts en mode asynchrone, c'est-à-dire que les étudiants effectuent à leur rythme les lectures du matériel didactique, les exercices et les évaluations, ce qui n'est pas le cas à l'UQTR, où le plan de cours repose sur un échéancier hebdomadaire et où les examens ont lieu en temps réel.

L'Université de Moncton⁶³ offre un baccalauréat en traduction d'une durée de quatre ans selon le programme dit « régulier » ou le régime coopératif, qui comporte trois stages. Un programme accéléré, d'une durée de deux ans, est également offert aux titulaires d'un diplôme de premier cycle.

⁶² Source : <https://ustboniface.ca/ecoletraduction/manuels>, page consultée le 8 octobre 2018

⁶³ Source : https://www.umoncton.ca/repertoire/?table=1&lien=1&campus_select=&faculte_select=&departement_select=&campus_id=&programmes_descriptions_id=30, page consultée le 8 octobre 2018

Pour sa part, l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa⁶⁴ offre un baccalauréat de quatre ans, qui peut se faire en régime coopératif, ou de deux ans (programme accéléré à l'intention des titulaires d'un diplôme de premier cycle).

Il est intéressant de noter que les baccalauréats en traduction offerts dans les universités au Québec sont d'une durée de trois ans (90 crédits), tandis que ceux des universités hors Québec (provinces sans formation collégiale) susmentionnées sont d'une durée de quatre ans (120 crédits).

À première vue, on peut dire que la traduction scientifique et technique anglais-français est assez bien représentée dans l'offre de traduction spécialisée des universités susmentionnées. Cependant, la traduction technique est souvent jumelée à la traduction scientifique, alors qu'il s'agit pourtant d'un domaine déjà très vaste en soi. Il suffit de penser aux diverses sphères de l'industrie, comme la métallurgie, l'usinage, l'électrotechnique, la fabrication, la sécurité, le transport, etc. pour s'en convaincre.

De plus, au sein même d'un cours de traduction technique, les approches pédagogiques peuvent varier grandement. Si certains professeurs, soucieux de donner à leurs étudiants un aperçu de l'éventail de sujets qu'ils pourraient avoir à traiter dans un contexte de traduction technique abordent plusieurs disciplines au cours d'un même trimestre, d'autres auront plutôt choisi de cibler une matière afin de l'explorer plus en profondeur. Bien que nous ne disposions pas de données suffisantes pour évaluer les pratiques en vigueur, il importe de ne pas occulter cette réalité.

Enfin, puisque certaines institutions offrent des cours en ligne, nous avons jugé bon d'aborder la question de l'enseignement en ligne par opposition à l'enseignement en présentiel, sujet auquel est dédiée la section qui suit.

⁶⁴ Source : <https://catalogue.uottawa.ca/fr/premier-cycle/ba-specialise-traduction-anglais-francais/#programrequirementstext>, page consultée le 8 octobre 2018

3.3.1 Formation en ligne

En cette ère technologique où le transport et la mobilité sont devenus des enjeux cruciaux, tant sur le plan de l'économie que de l'environnement, il n'est pas surprenant de voir l'offre de formation en ligne s'étendre de plus en plus. En effet, l'étudiant qui a la possibilité d'effectuer ses études où qu'il soit, à son rythme, au moment de sa convenance et sans avoir à se rendre plusieurs fois par semaine dans un établissement d'enseignement sera grandement tenté de s'inscrire à une formation en ligne. L'économie de temps et de frais de transport peut être considérable.

L'UQTR permet aux étudiants de suivre en ligne tous les cours du baccalauréat, du certificat ainsi que du diplôme d'études supérieures spécialisées en traduction. Du coup, cette université de la Mauricie courtise une clientèle sans frontières tout en facilitant grandement la conciliation entre le travail, les études et les obligations familiales.

Comme nous l'avons mentionné dans la section précédente, l'école de traduction de l'Université de Saint-Boniface, au Manitoba, permet aussi à ses étudiants de suivre les cours du baccalauréat et du certificat en ligne, mais elle offre également l'option de suivre ces cours en présentiel, pour ceux et celles à qui la formule virtuelle conviendrait moins.

La formation en ligne n'est pas exclusive aux universités. Dans son programme de formation continue, l'OTTIAQ offre une vingtaine de cours en ligne contre une dizaine de cours ou d'ateliers en classe. Ainsi, les traducteurs diplômés peuvent maintenir leurs compétences à jour en assistant à des ateliers en classe, au bureau de l'Ordre ou chez d'autres fournisseurs de services, ou en s'inscrivant à des formations en ligne par l'entremise de la Formathèque de l'OTTIAQ⁶⁵.

Les établissements d'enseignement ont recours à divers outils pour rendre la formation accessible en ligne. À titre d'exemple, la saisie d'écran présentée à la Figure 2 ci-après donne un aperçu du portail de cours de l'UQTR.

⁶⁵ Source : <https://ottiaq.org/https-ottiaq-org-wp-content-uploads-2018-08-formations-offertes-en-salle-site-web-pdf/>

Figure 2. Aperçu du portail de cours de l’UQTR⁶⁶

Cependant, la formation en ligne ne convient pas nécessairement à tout le monde. Il faut une certaine discipline personnelle et un bon sens de l’organisation pour travailler en solitaire, sans interaction en personne avec l’enseignant et les autres étudiants. Il y a bien les forums de discussion, mais ce mode de communication n’est évidemment pas comparable à la dynamique d’une salle de classe comme lieu d’échange et de stimulation intellectuelle. Se prêter à ce type de formation peut donner une bonne idée aux futurs traducteurs de ce à quoi pourraient ressembler leurs journées comme pigistes. S’ils n’arrivent pas à maintenir leur motivation dans ces conditions, ils auront intérêt à rechercher un emploi en entreprise ou au sein d’un cabinet,

⁶⁶ Saisie d’écran reproduite avec la permission de Massiva Robert Zafio, de l’UQTR.

du moins à leurs débuts. On ne saurait d'ailleurs trop insister sur l'importance d'acquérir de l'expérience en milieu encadré avant de se lancer en pratique privée.

Cela dit, la formation en ligne repose principalement sur l'accès à un portail où l'enseignant aura téléversé la matière et les directives concernant les travaux à remettre. Cette forme d'enseignement n'empêche pas le recours à des manuels de traduction et autres ouvrages de référence, mais il y a lieu de se demander si des outils particuliers doivent être adaptés aux besoins de la formation en ligne ou créés spécialement à cette fin. Échelonné sur toutes les semaines du trimestre, le contenu du cours peut rester masqué pour les étudiants jusqu'à ce que l'enseignant le rende graduellement accessible, ou encore, être entièrement disponible. L'évaluation, selon les cours, inclut la participation aux forums, la remise de travaux écrits, réalisés individuellement ou en équipe, ainsi que l'exécution en temps réel d'examens ou d'épreuves en temps limité (ETL). Pendant le trimestre, l'enseignant peut aussi convier les étudiants à une rencontre, en personne, au téléphone ou de manière virtuelle grâce à des outils comme Skype ou VIA, pour répondre aux questions ou fournir de plus amples renseignements sur le fonctionnement du cours, ce qui permet d'établir un contact avec les étudiants et entre ceux-ci dans le cas d'une rencontre en personne.

L'utilisation d'une plateforme de cours en ligne comporte un certain risque de problèmes techniques qui nécessite un service de soutien accessible en tout temps ou presque. Bien qu'elles débordent du cadre purement pédagogique, ces considérations ne sont pas à prendre à la légère.

Enfin, la question du plagiat demeure entière. En effet, comment savoir si un étudiant effectue bel et bien ses travaux et examens sans l'aide d'une source non autorisée? Pour des raisons évidentes, la formule en ligne semble dépendre davantage de l'honnêteté et de l'intégrité des étudiants que l'enseignement en présentiel, surtout en ce qui a trait aux examens.

3.3.2 Stratégies mises en œuvre dans l'enseignement de la traduction technique en ligne

Nous ne saurions nous prononcer sur les stratégies pédagogiques en vigueur à l'Université de Saint-Boniface ou ailleurs dans le cadre des cours en ligne, mais au terme de deux trimestres à titre d'auxiliaire d'enseignement pour le cours de Traduction technique (TRA1078) offert à l'UQTR, nous disposons d'assez de données pour en décrire sommairement le fonctionnement.

Ce cours est le prolongement du cours d'Initiation à la langue et au domaine technique (TRA1072). Il repose essentiellement sur un portail comparable à l'outil Studium de l'UdeM, construit sur la plateforme d'apprentissage en ligne Moodle. Toutefois, si Studium sert de complément à l'enseignement en présentiel, le portail de l'UQTR demeure l'unique lieu d'enseignement pour tous les cours du baccalauréat, du certificat et du diplôme d'études supérieures spécialisées, comme nous l'avons mentionné précédemment. Le portail comporte un plan de travail échelonné sur toutes les semaines du trimestre. Chaque semaine, les étudiants peuvent télécharger la matière ainsi que les exercices ou travaux à effectuer, s'il y a lieu. Ils doivent traduire une série de textes d'environ 250 mots, textes se rapportant aux divers modules du cours TRA1072 (voir la saisie d'écran à la Figure 2), qui sont ensuite corrigés au moyen de l'outil « Suivi des modifications » du logiciel Word. Les travaux de traduction s'effectuent en deux temps. Pour chaque texte, l'étudiant remet d'abord une Version 1 qui sera corrigée sans incorporation de solutions de traduction toutes faites, mais avec des remarques sur la nature des erreurs commises ou de la rétroaction positive pour les belles trouvailles des apprentis traducteurs. En tenant compte de ces indications, les étudiants doivent apporter les corrections nécessaires et resoumettre leurs textes (Version 2), qui seront également revus par l'enseignant. Ces exercices ne sont pas évalués. L'objectif est de permettre aux étudiants de se familiariser avec divers types de textes traitant de divers sujets techniques.

L'évaluation comporte trois travaux pratiques (TP) et deux examens. Les TP doivent être exécutés dans un délai de deux semaines, tandis que les examens ont lieu en temps réel, en soirée (heure de l'Est), à des dates prédéterminées, au milieu et à la fin du trimestre. Pour les TP et les textes hebdomadaires, le travail d'équipe n'est pas obligatoire, mais fortement

recommandé. De plus, les travaux d'équipe, réalisés à distance ou en face à face, ont une fonction pédagogique reposant sur un apprentissage actif et coopératif où la rétroaction ne provient pas exclusivement de l'enseignant, mais aussi des partenaires étudiants.

L'onglet Travaux dresse la liste de tous les textes à traduire, des TP et des examens ainsi que leur date de remise. En cliquant sur l'un des éléments de cette liste, on accède à une liste des étudiants inscrits au cours. Cette liste comporte un champ où les étudiants peuvent téléverser leur travail ainsi qu'un autre champ où le professeur (ou son auxiliaire) peut enregistrer la version corrigée du document. Il en va de même pour tous les travaux et examens du cours.

L'onglet Documents regroupe toutes les références fournies par le professeur, comme les Notes de cours et les travaux à faire. Le forum de discussion demeure accessible tout au long du trimestre. Les étudiants peuvent y poser des questions et le professeur peut y diffuser de l'information générale.

Le professeur, même s'il dispose d'un bureau, n'a pas nécessairement à se trouver entre les murs de l'université pour répondre aux questions des étudiants, d'où le recours au forum de discussion. Il peut aussi prévoir des plages horaires pendant lesquelles on peut le joindre par téléphone, par VIA ou par Skype.

En résumé, si cette formule n'est pas parfaite pour les raisons évoquées en 0, on peut s'attendre à ce qu'elle soit de plus en plus courante au fil de son perfectionnement. Nous terminons ici notre exploration des programmes de traduction.

4. Analyse des données et résultats

Au Chapitre 1, nous avons exposé l'état du marché de la traduction et mis en relief les menaces qui inquiètent les traducteurs professionnels comme les étudiants en traduction. Les exigences de l'industrie, la traduction automatique, l'intelligence artificielle et la faiblesse du capital symbolique associé à la traduction sont autant de sources de préoccupation. Fort d'une solide expérience dans le monde de la traduction professionnelle en général et dans le secteur de la traduction technique en particulier, Claude Bédard propose une intéressante réflexion sur l'évolution de la profession dans un article paru dans la revue *Traduire* en 2017 sous le titre *Mémoires de traduction : quel destin pour Charlie?*⁶⁷ Il y aborde le principe de la traduction par imitation, qui rend les traducteurs interchangeables. Selon lui, devant une mémoire de traduction riche et de bonne qualité, un traducteur assez habile pour produire un texte d'arrivée à partir d'un corpus de segments enregistrés peut traduire dans n'importe quel domaine ou presque. Cette interchangeabilité devient une qualité aux yeux des employeurs. (Bédard, 2017)

À la lumière de ces lectures et observations, nous avançons l'hypothèse que, pour éviter de se condamner à la post-édition, une activité d'exécution potentiellement aliénante dans laquelle il nous semble difficile de se réaliser professionnellement, l'apprenti traducteur ou le traducteur généraliste doit non seulement se spécialiser dans un domaine d'expertise en particulier, mais garder ses compétences à jour en se documentant et en participant à des activités de formation continue. Il pourrait ainsi accroître ses chances d'obtenir des mandats intéressants dans une niche où la concurrence est moins féroce que sur le marché de masse, notamment dans le domaine de la traduction technique.

Évidemment, les enjeux évoqués en première partie du présent mémoire ne sont pas exclusifs au domaine de la traduction technique. Ils concernent l'ensemble de la profession. Pour se distinguer des systèmes de traduction automatique statistiques ou neuronaux, les traducteurs doivent apprendre à vendre la qualité de leur travail et oser se présenter aux clients potentiels comme des partenaires d'affaires et des conseillers offrant un service à valeur ajoutée.

⁶⁷ Cet article sera mis en ligne dans son intégralité en décembre 2019 seulement. Nous en avons obtenu copie directement de Claude Bédard.

Récipiendaire du mérite OTTIAQ 2018, Dominique Bohbot a décliné dans son discours « les neuf commandements de la valorisation du langagier professionnel :

- *je protège le capital intellectuel de votre entreprise;*
- *je dispose d'un actif stratégique de croissance et de nouveaux marchés, car je m'adresse à vos clients dans leur langue;*
- *je protège la réputation de votre organisation;*
- *je réduis vos risques, car je suis votre experte en traduction;*
- *je suis l'autorité d'approbation de vos contenus, car je suis votre savoir-dire;*
- *je défends votre image sur les médias sociaux, car je suis une virtuose de la langue Web;*
- *je défends vos droits d'investisseur, car je vous offre des prospectus traduits dans votre langue;*
- *je défends vos droits de citoyen, car grâce à mon travail, vous comprenez les clauses des contrats que vous signez;*
- *je suis votre canal de communication, car je joue pleinement le rôle social et économique dont la société m'a investie.⁶⁸ »*

Ces énoncés sont autant d'exemples de stratégies auxquelles peuvent recourir les traducteurs professionnels pour se positionner comme de véritables experts de la langue et de la communication. La maîtrise d'un domaine de spécialité ne peut que renforcer ce statut d'expert.

Dans les chapitres subséquents, nous avons décortiqué l'offre de cours de traduction spécialisée dans les divers programmes de traduction des universités francophones du Québec et du Canada ainsi que des deux universités anglophones montréalaises (McGill et Concordia) afin de mieux déterminer la place qu'occupe la traduction technique dans ces programmes. L'apprentissage de la traduction n'étant pas une mince tâche en soi, on comprend aisément que ces programmes soient principalement conçus pour former des traducteurs généralistes. Dans l'état actuel des choses, nous présumons qu'il est possible d'acquérir des notions de base en traduction technique dans le cadre d'un programme de traduction « générale », du moins dans les établissements qui offrent des cours dans ce domaine de spécialité. Il demeure toutefois

⁶⁸ Extrait de l'allocation de Dominique Bohbot lors de la remise du mérite OTTIAQ 2018, diapositive diffuse sur la page Facebook de l'OTTIAQ <https://www.facebook.com/1032904070246022/photos/a.1041040706099025/1066205760249186/?type=3&theater> consultée le 22 décembre 2018

souhaitable que cette formation initiale soit enrichie d'une expérience professionnelle encadrée, idéalement sous l'aile d'un mentor ou d'un expert du domaine. Heureusement, il existe des formules coopératives, des programmes de stage en entreprise et des programmes de mentorat comme celui de l'OTTIAQ pour soutenir la relève.

Enfin, nous avons examiné les rares manuels de traduction technique anglais-français que nous avons pu trouver. Outre le *Guide d'enseignement de la traduction technique* de Claude Bédard, aucun ouvrage n'est expressément conçu pour l'enseignement de la traduction technique. Nous en déduisons que les professeurs et les chargés de cours utilisent leurs propres Notes de cours. À cet égard, il serait intéressant de se pencher sur les pratiques en vigueur dans les autres domaines de spécialité. Existe-t-il, par exemple, des manuels de traduction juridique, financière ou informatique? On trouve facilement de nombreux lexiques, glossaires et dictionnaires spécialisés, mais qu'en est-il des ouvrages pédagogiques dans les divers domaines de spécialité?

Nous avons trouvé peu d'information sur les méthodes d'enseignement en vigueur dans les cours de traduction technique. Dans les établissements où l'on offre des cours préparatoires en langue de spécialité, on peut penser que c'est la méthode référentielle qui est utilisée. À l'UQTR, par exemple, le cours de Traduction technique TRA1078 suit le cours d'Initiation à la langue et au domaine technique TRA1072. Dans le cours d'initiation, on explore des notions de mécanique afin de fournir aux étudiants des connaissances qui leur faciliteront la tâche quand viendra le temps de traduire des textes techniques dans ce domaine. Pour le cours de Traduction technique, aucun ouvrage n'est requis. Toute la matière est présentée dans des modules (A à G) rédigés par le professeur et mis à la disposition des étudiants sur le portail du cours. Le manuel d'André Sénécal (2012) et celui de Claude Bédard (1986) font toutefois partie des ouvrages complémentaires que les étudiants sont invités à consulter, avec un article de Jacques Lethuillier⁶⁹ (1980) et un article de Paul Horguelin⁷⁰ (1966).

⁶⁹ LETHUILLIER, Jacques. (1980). « Les "bibles" du traducteur technique », *Méta* 25(1), p. 101-110.

⁷⁰ HORGUELIN, Paul. (1966). « La traduction technique », *Méta* 2(1), p. 15-25.

4.1 La recherche sur la traduction technique

En explorant les sites Web de l'Université Laval, de l'Université de Sherbrooke, de l'UdeM, de l'UQO et de l'UQTR, nous avons voulu savoir combien de professeurs comptaient la traduction technique parmi leurs champs d'intérêt ou domaines de recherche ou d'enseignement. Nous avons ainsi dressé une courte liste de trois noms : Massiva Robert Zafio du département des langues modernes et de la traduction de l'UQTR, ainsi qu'Aline Francoeur et Isabelle Collombat du département de langues, linguistique et traduction de l'Université Laval. Précisions toutefois qu'Isabelle Collombat est associée à l'École supérieure d'interprètes et de traducteurs (ESIT) de l'Université Sorbonne Nouvelle – Paris 3 et qu'Aline Francoeur concentre ses recherches sur la terminologie. Quant à Massiva Robert Zafio, ses activités de recherche ont plus porté sur la linguistique du texte que sur la traduction technique. Il n'est donc pas étonnant de trouver si peu d'articles sur l'enseignement de la traduction technique, du moins en provenance du Québec.

En entrant l'expression « traduction technique » dans l'outil de recherche des thèses et mémoires du département de linguistique et de traduction de l'UdeM, on n'obtient aucun résultat⁷¹. (Sur les 83 documents du répertoire des mémoires et des thèses du département, aucun ne porte sur la traduction technique.)

Pourquoi y a-t-il si peu de chercheurs intéressés par la traduction technique au sens où nous l'entendons ici? Nous ne sommes malheureusement pas en mesure de répondre à cette question pour le moment, mais nous espérons que nos recherches ultérieures apporteront quelques éclaircissements à ce sujet.

4.2 Matériel pédagogique et traduction technique

Le corps professoral, toutes universités confondues, spécialisé en traduction technique comptant peu d'effectifs, comme nous avons pu le constater en consultant les sites Web des établissements, on comprend aisément pourquoi on trouve si peu de documentation sur la traduction technique en général et sur son enseignement en particulier. Dans ce domaine, il est

⁷¹ Source : <https://ling-trad.umontreal.ca/recherche/theses-et-memoires/papyrus/date/asc/10/1/>, page consultée le 8 octobre 2018

raisonnable de croire que les enseignants, qu'ils soient professeurs ou chargés de cours, utilisent principalement leurs propres cahiers ou Notes de cours, comme c'est le cas à l'UQTR, pour transmettre leur savoir aux étudiants. Si plusieurs chargés de cours sont des traducteurs praticiens qui travaillent en traduction technique, entre autres domaines, la combinaison de leur pratique et de leur tâche d'enseignement ne leur laisse sans doute pas le loisir de se lancer dans la recherche universitaire, si d'aventure l'envie leur en prenait.

Pour remédier à la rareté des chercheurs et professeurs en traduction technique, peut-être y aurait-il lieu de réfléchir aux moyens d'encourager les praticiens à s'orienter vers la recherche? Peut-être y aurait-il également lieu d'explorer la place attribuée par les universitaires aux questions pratiques, techniques et scientifiques dans la formation des traducteurs? Une collaboration pourrait-elle être établie entre chercheurs en pédagogie et traducteurs techniques professionnels dans le cadre de projets multidisciplinaires?

Étant donné que le *Guide d'enseignement de la traduction technique* de Claude Bédard est déjà trentenaire, l'arrivée de nouveaux manuels pédagogiques en traduction technique serait souhaitable. Quant à la forme que devraient avoir ces nouveaux manuels, ce sujet à lui seul pourrait faire l'objet d'une recherche. Devrait-on remplacer les manuels traditionnels par des outils en ligne conçus pour guider les étudiants dans la découverte d'un vaste contenu en suivant un cheminement personnalisé?

Conclusion

La traduction n'est pas une profession comme les autres, et ce, pour diverses raisons. D'abord, elle est plus vulnérable à l'amateurisme que les professions qui jouissent d'actes ou de titres réservés. Seuls les membres en règle de l'OTTIAQ peuvent exercer sous le titre de traducteur agréé (trad. a.)⁷², mais rien n'empêche quiconque de se proclamer traducteur. De plus, la croyance largement répandue selon laquelle n'importe qui peut faire de la traduction (ou de l'interprétation) ouvre toutes grandes les portes du marché aux traducteurs non qualifiés, qui exercent une pression à la baisse sur les tarifs en jouant le jeu des agences multinationales de traduction.

Comme nous l'avons défini en détail dans la première partie du présent mémoire, l'industrie de la traduction professionnelle est en pleine mutation. Depuis l'arrivée des nouvelles technologies, dont l'intelligence artificielle, les traducteurs professionnels sont passés d'experts de la langue quasi irremplaçables à opérateurs de mémoires de traduction interchangeable. Si anciennement les traductions se devaient d'être systématiquement de qualité exceptionnelle, on doit maintenant se résigner à fournir un travail d'une qualité moindre pour conserver un minimum de rentabilité, une situation qui vient heurter les valeurs de nombreux professionnels consciencieux⁷³.

Devant des perspectives d'avenir aussi incertaines, nous estimons qu'il est impératif pour les traducteurs professionnels de savoir se distinguer des amateurs et des outils de traduction automatique en choisissant un domaine de spécialité et en établissant avec leur clientèle un partenariat d'affaires où ils jouent un rôle de conseillers.

S'il est un domaine de spécialité qui demeure à ce jour sous-exploité, c'est bien celui de la traduction technique, plus précisément dans des disciplines liées à l'industrie, comme l'ingénierie, la métallurgie, l'électrotechnique, l'hydraulique, la mécanique, etc. Pour traduire des textes sur de tels sujets, il n'est pas nécessaire de tout connaître ni de tout comprendre. Il

⁷² Source : <https://ottiaq.org/lordre/les-professions/>

⁷³ Cette réflexion tient compte des propos recueillis auprès de Claude Bédard, trad. a., lors d'un entretien réalisé le 23 octobre 2018 pour le cours TRA6004 Traduction et société. M. Bédard nous a expressément permis de le citer dans nos travaux au-delà du cadre du cours.

faut surtout maîtriser la langue de spécialité en question et savoir où aller chercher l'information nécessaire pour saisir le message et le reformuler de manière idiomatique dans la langue d'arrivée, que ce soit auprès d'un mentor langagier ou d'un expert du domaine. Bien qu'elles varient selon le profil des traducteurs, les données présentées à la section 1.1.1 montrent que les praticiens actifs dans ce domaine de spécialité sont peu nombreux et relativement bien rémunérés (du moins, on pourrait le croire, compte tenu que les tarifs exigés pour la traduction technique sont supérieurs à ceux que l'on exige pour la traduction générale). Il nous paraît donc raisonnable d'avancer l'hypothèse que la formation de traducteurs techniques répond à un besoin sur le marché.

Or, nous l'avons vu dans la deuxième partie du présent mémoire, les universités offrent des programmes d'initiation à la traduction à partir desquels les diplômés bâtiront leur carrière de traducteurs généralistes ou de spécialistes d'un domaine. Dans l'offre de cours de traduction spécialisée, le volet technique et scientifique arrive à peu près en milieu de peloton si l'on tient compte du nombre de cours offerts. Dans ce classement, après le domaine de la traduction commerciale et financière, vient le domaine du multimédia et du cinéma. On imagine facilement l'engouement que de tels sujets peuvent susciter chez la population étudiante, mais on peut se demander si l'on répond ainsi aux besoins du marché. Aussi intéressante soit l'adaptation cinématographique, il y a dans ce domaine beaucoup d'appelés, mais peu d'élus, les studios de production faisant difficilement confiance à de nouveaux fournisseurs de services⁷⁴.

La traduction technique répond à un besoin bien réel sur le marché. Nous sommes d'avis que l'enseignement de la traduction technique pourrait faire l'objet d'une réflexion approfondie et que cet approfondissement passe par la stimulation de la recherche universitaire dans ce domaine. On pourrait ainsi pallier la pénurie de matériel pédagogique en traduction technique. Si les universités n'ont ni les moyens ni le mandat de former des traducteurs techniques prêts à entrer en fonction de manière autonome, elles peuvent certainement donner aux étudiants les outils nécessaires pour amorcer leur carrière, acquérir de l'expérience et prendre conscience de leur valeur sociale.

⁷⁴ Information obtenue auprès de Robert Paquin lors d'une formation suivie en 2009 sur l'adaptation cinématographique (sous-titrage et doublage synchrone).

Perspectives de recherche

Au terme de ce mémoire, succinct, nous le reconnaissons, nous avons l'intention de pousser plus avant la présente recherche pour en faire une thèse de doctorat qui contribuera, nous l'espérons, à déterminer quelles sont les meilleures méthodes d'enseignement de la traduction technique. On pourrait penser que l'approche orientée domaine (ou référentielle) apportera, à long terme, de précieuses économies de temps, car les traducteurs ayant une formation préalable dans la discipline auront d'emblée une meilleure compréhension du message à traduire et se sentiront moins prisonniers du texte de départ que leurs confrères forcés d'acquérir des connaissances en peu de temps pour respecter l'échéance du mandat. De plus, la maîtrise des notions ne peut que favoriser la qualité du résultat. Nous tenterons de vérifier cette hypothèse dans le cadre d'une recherche approfondie fondée sur une étude comparative qui fera l'objet de la thèse. Il s'agira essentiellement de soumettre un même texte technique à deux groupes distincts, l'un ayant été formé selon l'approche orientée domaine et l'autre pas (groupe témoin). Nous tenterons de déterminer si le premier groupe surmonte plus facilement certaines difficultés prédéterminées propres aux textes techniques choisis que le groupe témoin. Nous évaluerons également les méthodes d'enseignement auxquelles les deux groupes auront été exposés. Pour ce faire, nous analyserons des syllabus de cours, nous procéderons à des séances d'observation non participantes et nous rencontrerons des professeurs afin d'en savoir plus sur leurs stratégies pédagogiques. Il en ressortira certainement des observations intéressantes qui, nous l'espérons, apporteront une contribution concrète et utile à l'enseignement de la traduction technique.

Nous nous pencherons également sur les besoins sociaux du Canada en matière de traduction technique, les genres textuels les plus traduits et les principales parties prenantes de l'écosystème de la traduction technique au Canada. Nous explorerons ce que font les traducteurs techniques, la façon dont ils ont été formés et leur place dans la société, notamment dans le cadre d'études de terrain.

En résumé, nous poursuivrons le travail amorcé dans le cadre de la maîtrise en ayant recours à des méthodes de recherche associées à l'analyse de contenu et à l'ethnographie comme

l'entrevue ou l'observation non participante. Nous étudierons également le matériel pédagogique utilisé par les enseignants dans leurs cours de traduction technique. Nous pourrions ensuite procéder à l'étude comparative évoquée en 3.1.4. Les résultats de cette recherche pourraient mener à une définition claire des besoins du secteur de l'enseignement de la traduction technique, qui semble être le parent pauvre de la traduction spécialisée.

Bibliographie

- ABRAHAM, François. (2013). *Plaidoyer pour la valorisation de la traduction technique*, Comleon <https://comleon.wordpress.com/2013/04/01/plaidoyer-pour-la-valorisation-de-la-traduction-technique/#comments>
- ARROYO, Encarnación. (2008). L'enseignement de la traduction et la traduction dans l'enseignement. Dans *Recherches et pratiques pédagogiques en langue de spécialité*, Vol. XXVII N° 1, LEA/LANSAD : [Convergences/Divergences](#)
- BARABÉ, Donald. (2013). Société, technologie et traduction : perspectives et impacts, *JoSTrans, The Journal of Specialised Translation* 19, p. 41-61. https://www.jostrans.org/issue19/art_barabe.pdf
- BASTIN, Georges, M. Pomerleau. (2017). La traducción especializada en la historia de la traducción y de la revista *Meta, Meta* (n° 27), p. 9-30
- BÉDARD, C. (2017). Mémoires de traduction : quel destin pour Charlie?, *Traduire* 237, décembre 2017, p. 8-14, <https://journals.openedition.org/traduire/935>
- CHARNOCK, Ross. (1999). Les langues de spécialité et le langage technique : considérations didactiques, *ASP, la revue du GERAS*, p. 23 à 26, DOI : 10.4000/asp.2566
- CORMIER, Monique C. (1990). Traduction de textes de vulgarisation et de textes didactiques : approche pédagogique. *Meta* 35(4). P. 676-688. <https://doi.org/10.7202/002393ar>
- CORMIER, Monique C. (1991). Traduction de textes destinés à des spécialistes : approche pédagogique. *Meta* 36(2-3). P. 440-447. <https://doi.org/10.7202/002394ar>
- DELISLE, Jean. (1989). Bédard, Claude. Guide d'enseignement de la traduction technique. Montréal, Linguatex, 1987, 59 p. + Annexes A 1 à A 39., *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 2(1), 174–178. Doi :10.7202/014799ar
- DELISLE, Jean (1993). *La traduction raisonnée : Manuel d'initiation à la traduction professionnelle de l'anglais vers le français*. Ottawa : Les presses de l'Université d'Ottawa
- DELISLE, Jean. (1992). Les manuels de traduction : essai de classification. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 5(1), 17–47. Doi :10.7202/037105ar
- DE VILLERS, Marie-Éva. (2006). *Multidictionnaire de la langue française*, 4^e édition, Montréal : Éditions Québec Amérique Inc.
- DEVELAY, Michel. (1996) Didactique et transfert, dans Ph. Meirieu, M. Develay, C. Durand et Y. Mariani (dir.), *Le concept de transfert de connaissances en formation initiale et en formation continue*, Lyon, CRDP

- GAUTHIER, François, D. Bohbot, D. Cuillerier, H. Gauthier, M.-G. Lebrun, A. Raimbert et D. Warriner. (2011). *Rapport du Groupe de travail sur la valorisation des professions de l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec (OTTIAQ)*, https://www.ottiaq.org/email/PDF/Rapport_valorisation.pdf
- GAUTHIER, François. (2014). *Sondage sur la tarification et les revenus des membres de l'OTTIAQ*, en collaboration avec Sébastien St-François.
- GODBOUT, Marielle. (2016). Lack of Status – are translators the authors of their own misfortune?, *Circuit* (n° 131) <http://www.circuitmagazine.org/dossier-131/lack-of-status-are-translators-the-authors-of-their-own-misfortune>
- GRACE, K. J. Salvatier, A. Dafoe, B. Zhang et O. Evans, *When will AI exceed human performance? Evidence from AI Experts*, 3 mai 2018, page consultée le 22 août 2018
- ISABELLE, Pierre. (2017). *A challenge set approach to evaluating machine translation*. New York : Cornell University Library
- KASTBERG, Peter. (2007). Cultural issues facing the technical translator dans *JoSTrans: The Journal of Specialised Translation* 8, p. 104-109, http://jostrans.org/issue08/art_kastberg.pdf
- LAFRENIÈRE, Isabelle. (2018). *L'intelligence artificielle : l'ignorer, la combattre, la fuir ou l'apprivoiser*, billet en ligne, <http://vortexte.com/2018/08/28/lintelligence-artificielle-lignorer-la-combattre-la-fuir-ou-lapprivoiser/>
- LAFRENIÈRE, Isabelle. (2018). *Pertinence d'une spécialisation sur le marché de la traduction*, travail soumis à Georges Bastin pour le cours TRA6002 Épistémologie, Université de Montréal, 18 avril 2018
- LAFRENIÈRE, Isabelle. (2014). *L'industrialisation de la traduction*, billet en ligne, <http://vortexte.com/2014/12/18/lindustrialisation-de-la-traduction/>
- LAMY, Laurent. (2017). *Parallaxes : Lectures tangentes d'historiographie critique et d'épistémologie de la traduction*. Thèse de doctorat, Université de Montréal
- LAROCHELLE, Samuel, « Le Canada, un important marché », *La Presse affaires*, p. 9, 23 septembre 2014, https://ottiaq.org/email/PDF/Portfolio_Industrie-de-la-traduction_LaPresse-2014-09-23.pdf
- LEBLANC, Mathieu. (2016). La traduction spécialisée à l'ère des nouvelles technologies : quel effet sur le texte de spécialité?, *Studia Romanica Posnaniensia* 43(1), p. 77-92, DOI : 10.14746/strop.2016.425.006
- LEGENDRE, Renald. (2005). *Dictionnaire actuel de l'éducation*, 3^e édition, Montréal : Gérin éditeur ltée

- LEHRBERGER, John. (2003). Automatic translation and the concept of sublanguage, dans Nirenburg, *Readings in machine translation*, The MIT Press, Cambridge, MA
- LETHUILLIER, Jacques. (2003). L'enseignement des langues de spécialité comme préparation à la traduction spécialisée. *Meta*, 48(3), 379–392. Doi :10.7202/007598ar
- MARCHAND, Chantale. (2011). *De la pédagogie dans les manuels de traduction : Analyse comparative des manuels anglais-français publiés en Amérique du Nord et en Europe depuis 1992*. Mémoire de maîtrise, Université de Montréal.
https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/bitstream/handle/1866/5368/Marchand_Chantale_2011_memoire.pdf
- MARESCHAL, Geneviève. (2005). L'enseignement de la traduction au Canada. *Meta*, 50(1), 250–262. Doi : 10.7202/010672ar
- O'THOMAS, Mark. (2017). Humanum ex machina, Translation in the post-global, posthuman world, *Target* 29(2), p. 284-300, John Benjamins Publishing Company, DOI : 10.1075/target.29.2.050th
- PRICEWATERHOUSECOOPERS (PWC) (2012). *Analyse comparative du Bureau de la traduction : Rapport final*. file:///C:/Users/isa/Downloads/BTB_industrie-langue-analyse-comparative_FR.pdf, page consultée le 28 septembre 2018
- ROBERT, Anne-Marie. (2010). « La post-édition : l'avenir incontournable du traducteur? », *Traduire, Revue française de la traduction*, 222, p. 137-144, DOI : 10.4000/traduire.460
- SELA-SHEFFY, Rakefet. (2005). How to be a (recognized) translator : Rethinking habitus, norms, and the field of translation. *Target* 17(1). P. 1-26
- ST-FRANÇOIS, Sébastien. (2016). *Sondage sur la tarification et les revenus des membres de l'OTTIAQ*, en collaboration avec François Gauthier et Claude Charette.
- VAN MARSENILLE, Claude. (2010). *Les conditions d'exercice de la traduction : état des lieux au Canada*. Circuit, 106, p. 8-9
- ZAFIO, Massiva. (1990). Méthodologie d'apprentissage des langues de spécialité : L'approche métalinguistique. Dans *La traduction au Canada : les acquis et les défis*, M.-C. Cormier, S. Lapierre et P. St-Pierre (Montréal : Linguatex), p. 275-281
- ZAFIO, Massiva. (1996). L'adjectif « technique » : au-delà de la polysémie, l'histoire de l'évolution d'une attitude. *TTR : traduction, terminologie, rédaction*, 9(2), p. 193-212. DOI : 10.7202/037265ar

Corpus d'étude

BÉDARD, Claude. (1986). *La traduction technique : principes et pratique*. (Montréal : Liguattech).

BÉDARD, Claude. (1987). *Guide d'enseignement de la traduction technique*. (Montréal : Liguattech)

DURIEUX, Christine. (1988). *Fondement didactique de la traduction technique*. (Paris : Didier érudition).

MAILLOT, Jean. (1981). *La traduction scientifique et technique*. Paris : Technique et documentation

SÉNÉCAL, André. (2012). *Traduire pour l'aviation civile et militaire : Guide pratique et lexique anglais-français*. (Montréal : Liguattech)

Annexe 1 – Liste des cours de traduction spécialisée offerts dans les universités francophones du Québec

Université de Montréal

Source :

https://admission.umontreal.ca/typo3temp/fichepdf/UdeM_Baccalaur%C3%A9at_en_traduction-2018-10-08-111229.pdf

Filière scientifique et technique

(Langue et notions scientifiques et technique)

Traduction technique

Traduction en technologie de l'information

Traduction en environnement

Traduction scientifique

Filière juridique

(Langue et notions juridiques)

Traduction juridique : contrats

Traduction juridique : valeurs mobilières

Filière biomédicale et pharmaceutique

(Langue et notions biomédicales)

Traduction médicale et pharmaceutique

Traduction en biotechnologie

Filière commerciale, économique et administrative

(Langues et notions commerciales, économiques et administratives)

Traduction commerciale

Traduction économique

Traduction administrative

Filière littéraire et multimodale

Localisation, multimédia et jeux vidéo

Adaptation publicitaire

Traduction littéraire

Traduction audiovisuelle

UdeM 15 cours de traduction spécialisée + 4 cours préparatoires de langue et notions spécialisées

Université Laval

Source : <https://www.flsh.ulaval.ca/etudes/baccalaureat-en-traduction/structure-du-programme>

Traduction technique
Traduction commerciale
Traduction juridique
Traduction littéraire
Traduction médicale et pharmaceutique
Traduction économique et financière
Traduction scientifique
Traduction et adaptation audiovisuelles
Traduction administrative

Université Laval
9 cours de traduction spécialisée

Université de Sherbrooke

Source : <https://www.usherbrooke.ca/admission/programme/256/baccalaureat-en-traduction-professionnelle/>

Traduction littéraire
Traduction administrative
Traduction scientifique et technique
Traduction en sciences humaines et sociales
Traduction journalistique
Traduction publicitaire
Doublage et adaptation au cinéma
Sous-titrage au cinéma

Université de Sherbrooke
8 cours de traduction spécialisée

Université du Québec en Outaouais

Source : <http://etudier.uqo.ca/programmes/7101>

Traduction administrative et commerciale
Traduction technique et scientifique
Initiation à la traduction littéraire
Initiation à la traduction juridique
Initiation à la traduction multimédia

Université du Québec en
Outaouais
5 cours de traduction spécialisée

Université du Québec à Trois-Rivières

Source : https://oraprdnt.uqtr.quebec.ca/pls/public/pgmw001j.generer_pdf?p_cd_pgm=7781

(Droit des affaires I)
(Introduction à la médecine humaine)
Traduction économique et financière
Traduction juridique
(Initiation à la langue et au domaine technique)
Traduction administrative
Traduction médicale et paramédicale
Traduction technique
Traduction publicitaire
Traduction audiovisuelle

Université du Québec à Trois-Rivières

7 cours de traduction spécialisée

+

3 cours préparatoires de langue et
notions spécialisées

Annexe 2 – Liste des cours de traduction spécialisée offerts à l’Université McGill et à l’Université Concordia

Université McGill

Sources : <https://www.mcgill.ca/study/2018-2019/faculties/continuing/undergraduate/programs/certificate-cert-translation-english-french-option> et <https://www.mcgill.ca/study/2018-2019/faculties/continuing/graduate/programs/graduate-diploma-gr-dip-translation-english-french-option>

Traduction spécialisée
Traduction littéraire

Université McGill 2 cours de traduction spécialisée
--

Université Concordia

Source : <http://www.concordia.ca/content/dam/concordia/offices/registrar/docs/calendar/18-19/UGCalendar18-19.pdf>

Traduction littéraire
Traduction littéraire avancée
Traduction économique
Traduction scientifique et technique
Traduction commerciale et juridique
Adaptation publicitaire
Initiation au sous-titrage

Université Concordia 7 cours de traduction spécialisée

Annexe 3 – Liste des cours de traduction spécialisée offerts dans les universités francophones hors Québec

Université de Saint-Boniface (Manitoba)

Source : <https://ustboniface.ca/annuaire2015/faculte-des-etudes-professionnelles---bacc-specialise-en-traduction-par-internet>

Traduction spécialisée
Traduction biomédicale et pharmaceutique
Traduction en sciences sociales
Traduction juridique
Traduction littéraire
Traduction scientifique et technique
Traduction commerciale et économique
Adaptation publicitaire

Université de Saint-Boniface
8 cours de traduction spécialisée

Université de Moncton (Nouveau-Brunswick)

Source : https://www.umoncton.ca/repertoire/?table=1&lien=1&campus_select=&faculte_select=&departement_select=&campus_id=&programmes_descriptions_id=30

Traduction administrative
Traduction économique
Traduction technique
Traduction spécialisée avancée
Traduction commerciale
Traduction littéraire

Université de Moncton
6 cours de traduction spécialisée

Université d'Ottawa (Ontario)

Sources : <https://catalogue.uottawa.ca/fr/premier-cycle/ba-specialise-traduction-anglais-francais/#programrequirementstext> et <https://catalogue.uottawa.ca/fr/premier-cycle/ba-specialise-traduction-anglais-francais-2-ans/#programrequirementstext>

Traduction technique de l'anglais vers le français, I et II
Traduction spécialisée de l'anglais vers le français, I et II
Traduction parajuridique
Initiation au sous-titrage
Initiation à l'interprétation
Traduction et littérature

Université d'Ottawa
6 cours de traduction spécialisée

